



Lettres québécoises Page D 3  
 La chronique de Robert Lalonde  
 Page D 4  
 Le feuilleton Page D 5  
 Littérature française Page D 6  
 Essais québécois Page D 7  
 Littérature jeunesse Page D 8  
 La vie littéraire Page D 9  
 Formes Page D 10  
 ♦ ♦ ♦

LITTÉRATURE  
ÉTRANGÈRE

## Enfants, s'abstenir!

L'héritage des frères Grimm nous est donné avec son lot de méchanceté et de cruauté qui prend sa source dans les traditions orales. Aujourd'hui encore, les tenants de la rectitude politique trouveront dans ces contes matière à redire.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

«**L**e pire de Grimm: violence, cannibalisme, cruauté, la version non expurgée de Cendrillon et autres contes... réservés aux adultes», annonce avec un noir sensationnalisme le dossier de presse. On croirait entendre un bonimenteur alléchant le client à la porte d'un club sadomaso. De quoi, on en conviendra, mettre l'eau à la bouche du pervers tapi dans le cœur de chacun de nous. Car les contes de fée façon Charles Perrault, c'est bien beau, mais décidément trop joli pour être honnête, édulcoré, aseptisé. On se doutait bien qu'il avait enjolivé le portrait des Cendrillon, Blanche-Neige et compagnie, ce Perrault-là. Pas étonnant que Disney se soit inspiré de ses histoires pour faire ses animations guimauve. Ce n'est pas aux frères Jacob et Wilhelm Grimm qu'il aurait voulu puiser.

Ces Allemands-là ne buvaient pas du petit lait. «Politically incorrect», voire suspects, souvent violents, leurs contes à eux, tirés pourtant de la même tradition orale qui circulait de pays en pays en changeant de langue et de version. Et pourtant... dès les premières parutions en 1823 des *Contes de l'enfance et du foyer*, les frères Grimm ont dû expurger quelques outrances, histoire du moins d'écarter les références sexuelles et les scènes d'inceste, à défaut des épisodes sanglants qui captivaient les jeunes lecteurs.

### Une version non expurgée

Et voici donc, classée XXX, que la version non expurgée des contes recueillis à quatre mains nous est livrée. «Le présent recueil souligne leur côté noir et présente à un public adulte des contes marqués par des scènes d'une épouvantable violence, par des retournements saisissants, explique en préface Maria Tatar. Et d'évoquer les descriptions d'inceste, de meurtre, de mutilation et de cannibalisme remplissant les pages de ces histoires qu'on raconte aux enfants avant leur dodo. Et faites de beaux rêves avec ça.

Précisons que l'ouvrage est fort joli, avec gravures et illustrations superbes et terrifiantes. Voici un fort esthétique voyage à travers 19 contes cruels.

Prenons *Cendrillon*, par exemple. Là où Charles Perrault, suivi de Disney, clôturait son histoire par une édifiante scène de réconciliation entre la belle et ses méchantes sœurs, nulle pitié pour elles dans la version Grimm. Aux noces de Cendrillon, des colombes s'empressent de crever les yeux des deux vilaines. Plus horrible encore sera le châtement réservé à la mauvaise servante d'une princesse dans *La Gardeuse d'oies*. La voilà jetée entièrement nue dans un tonneau hérissé de clous pointus à l'intérieur et traînée à travers rues par deux chevaux blancs jusqu'à ce que mort s'en suive. Dououreux, ça!

Côté mœurs, ça swingue allégrement. Rainponce, la jeune fille aux

VOIR PAGE D 2: GRIMM

ROBERT CHARTRAND

Foisonnant, déroutant au départ, ce gros roman dans lequel Martin Winckler fait tenir des destins entiers, ceux de petites gens pour la plupart, un peu à la manière de Georges Pérec dans *La Vie mode d'emploi*, que Winckler avait dévoré en 1978 et dont le nom de plume rappelle celui de Gaspard Winckler, ce personnage de Pérec. Qui parle, se demande-t-on en lisant les premières pages de *La Maladie de Sachs*? Le docteur Bruno Sachs, bien sûr, mais aussi ses patients, sa secrétaire.

«Comme lecteur ou comme spectateur, j'aime les formes complexes, les narrations superposées qu'on peut retrouver dans certaines séries télévisées ou dans des romans de science-fiction. Je pense en particulier à ceux de John Brunner, très construits, qui extrapolent sur des problèmes actuels: surpopulation, pollution, explosion de l'informatique.»

Mais Martin Winckler a fait en sorte que, la première surprise passée, on s'y retrouve aisément. *La Maladie de Sachs* est un roman polyphonique parfaitement maîtrisé. Ces structures narratives complexes ne sont-elles pas plus répandues dans le monde anglo-saxon?

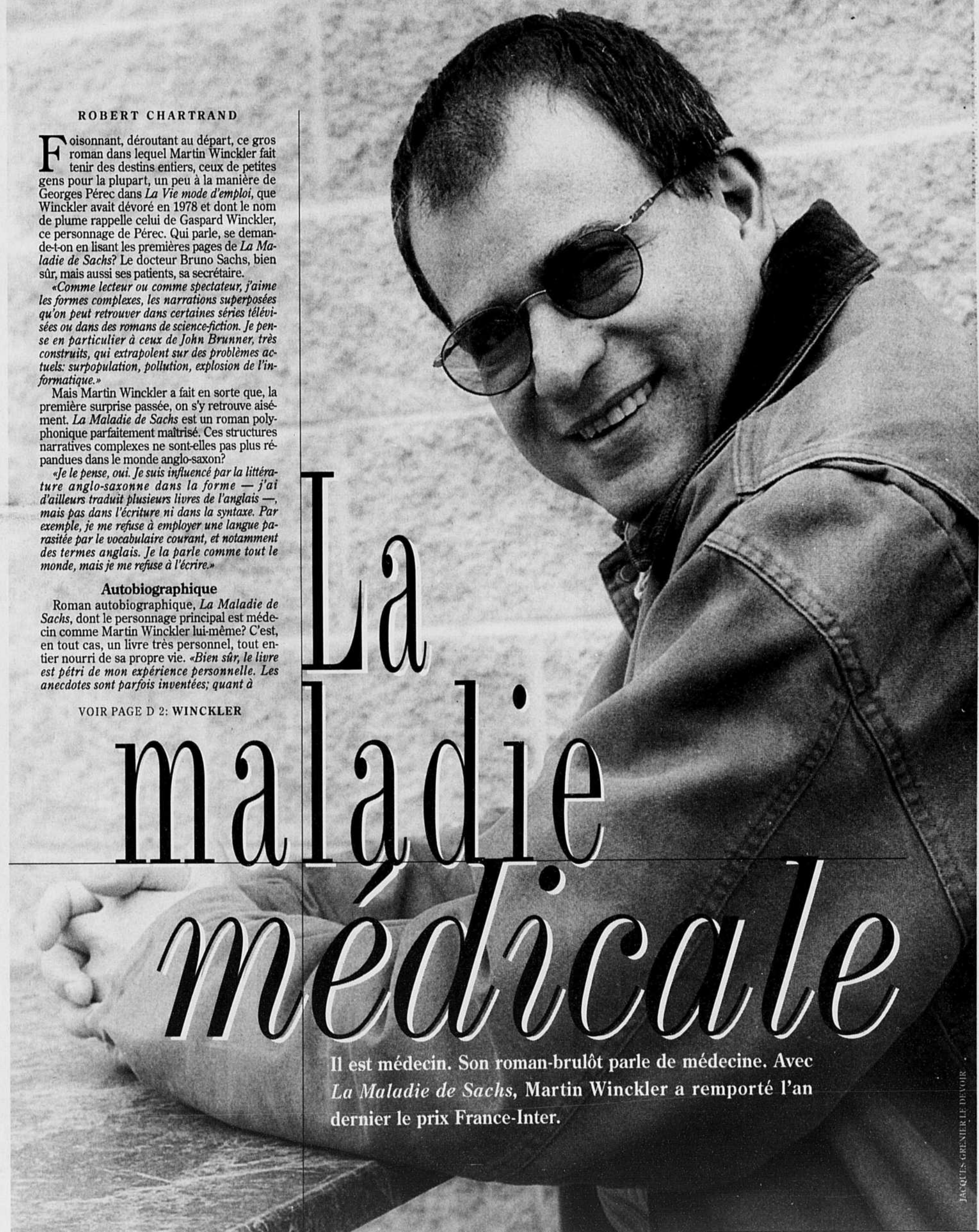
«Je le pense, oui. Je suis influencé par la littérature anglo-saxonne dans la forme — j'ai d'ailleurs traduit plusieurs livres de l'anglais —, mais pas dans l'écriture ni dans la syntaxe. Par exemple, je me refuse à employer une langue parasitée par le vocabulaire courant, et notamment des termes anglais. Je la parle comme tout le monde, mais je me refuse à l'écrire.»

### Autobiographique

Roman autobiographique, *La Maladie de Sachs*, dont le personnage principal est médecin comme Martin Winckler lui-même? C'est, en tout cas, un livre très personnel, tout entier nourri de sa propre vie. «Bien sûr, le livre est pétri de mon expérience personnelle. Les anecdotes sont parfois inventées; quant à

VOIR PAGE D 2: WINCKLER

# LIVRES



## La maladie médicale

Il est médecin. Son roman-brulôt parle de médecine. Avec *La Maladie de Sachs*, Martin Winckler a remporté l'an dernier le prix France-Inter.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Notre époque  
appartient-elle aux *media* ?

Variations sur un rapt annoncé.

LIBERTÉ 242

avril 1999  
140 pages 6\$

En vente chez votre libraire

# LIVRES

## WINCKLER

«La douleur a raison contre le médecin»

SUITE DE LA PAGE D 1

celles qui sont authentiques, je les ai réorganisées pour faire sens. Certaines, plus prégantes, ont résonné en moi de façon extrêmement vive.»

La chose est frappante, en effet: on sent, dans les paroles et les pensées des personnages, un poids de vécu qui ne trompe pas.

«Mais ce poids n'est pas que le mien. Quelqu'un m'a fait remarquer que mon livre était celui qu'on aurait attendu d'un homme plus âgé — j'ai 44 ans: c'est que je suis l'héritier de l'expérience de mon père, qui était médecin lui aussi, et de maîtres qui m'ont beaucoup appris.»

Martin Winckler se souvient d'avoir dit un jour à un patient qui se disait très souffrant: «Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop?» Son père, à qui il avait raconté la scène, lui avait alors lancé: «Tu n'as jamais le droit de dire ça. La douleur a raison contre le médecin. Tu n'as pas à la nier ou à en douter. Tu dois d'abord le soulager et après tu pourras discuter avec lui.» Martin Winckler n'a jamais oublié la leçon. «Mon père m'avait parlé sur un ton qui voulait dire: si tu ne peux pas comprendre ça, alors tu ne peux pas soigner.»

Dans le cabinet du docteur Sachs, comme sans doute dans celui qu'a tenu Martin Winckler pendant douze ans dans la région du Mans, les patients s'amènent avec leurs petits bobos, leurs malaises plus ou moins précis. Parfois, ils commencent par parler de leur travail ou de leurs difficultés de couple, ou encore de la maladie d'un proche, comme s'ils venaient consulter à sa place.

«J'ai aussi appris cela, au fil de ma propre pratique: souvent, la demande apparente d'un patient n'est pas la vraie, c'est-à-dire que le symptôme



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Martin Winckler

qu'il apporte au médecin est un pré-texte, au double sens du terme: à la fois vague raison et pré-texte. Bref, une façon d'entrer en contact. C'est une accroche, comme les auteurs en mettent au début d'un suspense. Elle est signifiante, mais le soignant intelligent doit la prendre comme telle; il doit la déposer, mais sans l'oublier. Dans la région où j'exerçais, celui qui allait voir le médecin se devait d'avoir une maladie. Mais au bout de quelques années, comme les gens avaient appris à me connaître, ils savaient qu'ils pouvaient venir me parler sans me présenter d'abord une maladie. Ça permettait de gagner beaucoup de temps!»

Martin Winckler fait tenir au doc-

teur Sachs des propos souvent cinglants à l'endroit du corps médical: ces médecins qui soignent des maladies, et non des malades, sont traités de kapos, voire de grands Mengele!

«Les médecins français sont surtout formés à faire le diagnostic des maladies, qu'ils font entrer dans de petites cases. Ce qui n'y entre pas est considéré comme nul et non avenu, ou comme parasite. Une telle attitude me hérisse. Tout ce que le patient apporte doit être pris en compte, de manière à ce que cela fasse sens.»

### Morphine

Par ailleurs, le médecin doit trouver une solution immédiate aux difficultés de ses patients. Il est tenu, notamment, de soulager sa douleur: le docteur Sachs, lui, administre sans réticence de la morphine à ses patients, ce qui fait sourciller le pharmacien du coin.

«On peut soulager instantanément la douleur dans 95 % des cas avec des antalgiques. Il n'y a pas à tergiverser là-dessus. Ce qui est important pour le soignant, c'est de prendre en compte l'immédiateté de la douleur. Et de bien entendre que la personne qui vient le voir ne le fait pas par désespoir: elle souffre réellement, pour mille raisons. C'est notamment de cela que je voulais rendre compte dans mon roman: un médecin généraliste — un médecin de famille, si on veut —, lorsqu'il est mis en présence des gens, se trouve devant cet antagonisme entre sa formation — qui est théorique, arbitraire, terroriste, tyrannique, y compris pour lui-même — et la réalité des gens qui n'est pas réductible à cette formation. Il doit faire face à cet antagonisme avec intégrité, et au besoin dire merde aux règles!»

Cette attention et cette écoute indispensables ne sont plus répandues dans les campagnes, où pourtant on se connaît mieux, où on a le temps. Selon Martin Winckler, il y a des médecins de quartier dans les grandes villes qui ont cette relation, qui est d'abord affaire d'attitude du soignant. Car comme le dit un personnage du livre: «Pour être un bon soignant, il faut être patient.»

Winckler, pas plus que son personnage du docteur Sachs, n'en a contre ses confrères, mais plutôt contre l'institution, la profession qu'il trouve rétrograde. «Et rigide. Inhumaine. Corporatiste. Méprisante. Ce que je déteste le plus, c'est leur morgue — et j'utilise le mot sciemment. Pour la profession, les gens sont des tas de chair qu'ils touchent avec des gants. Rendez-vous compte: jusqu'à la fin du siècle dernier, les médecins faisaient des examens gynécologiques avec des gants de ville, et après avoir disséqué des cadavres! D'ou les épidémies de

fièvre puerpérale. C'est un médecin d'origine hongroise, Semmelweis, sur qui Louis-Ferdinand Céline a fait sa thèse de doctorat, qui a eu l'intuition géniale d'exiger des étudiants qu'ils se lavent les mains avant d'examiner leurs patientes.»

### Caste

Martin Winckler reconnaît que plusieurs de ses confrères sont de vrais soignants. «Mon problème, ce sont les 80 % de services qui ne marchent pas, et non les 20 % où ça marche bien. Ces médecins qui font leur boulot sont la norme. Et on n'a pas à féliciter la norme. Mais le corps médical, que j'ose appeler le cadavre médical français, est une caste abominable qui s'autoreproduit dans les facultés. J'ai d'ailleurs réclamé publiquement l'abolition du Conseil de l'ordre des médecins, qui a le statut d'une juridiction d'exception et n'est là que pour défendre ses membres contre les patients.»

Paru en février de l'an dernier, *La Maladie de Sachs* a dès le départ été un succès public avant de remporter le prix France-Inter en mai.

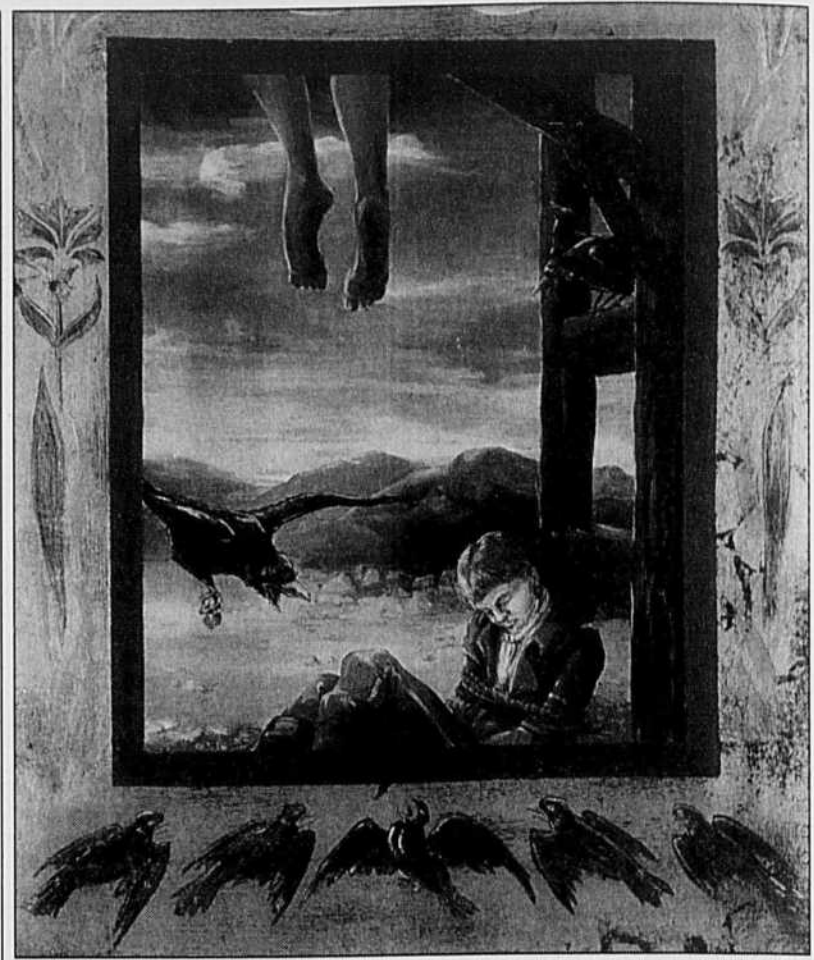
«C'est un prix magnifique, attribué par des lecteurs et des critiques de toutes les régions. C'est le plus représentatif des Français qui lisent, contrairement aux gros prix qui sont annexés aux nécessités économiques des grandes maisons d'édition, qui témoignent les choix des jurés.»

Ce prix a offert à Martin Winckler une tribune privilégiée qui lui permet de continuer à dénoncer l'inhumanité de la profession médicale officielle. Celle-ci, d'ailleurs, n'a pas cru bon de réagir au roman et aux propos vitrioliques de son auteur.

«Je crois qu'effectivement, ils préfèrent se taire. Car s'ils essayaient de me contredire, il y a un tel mouvement de sympathie pour le roman qu'ils se feraient vite rabrouer. Imaginez: depuis un an et demi, il n'y a pas eu une seule ligne sur mon livre dans le périodique officiel des médecins de France. C'est extraordinaire! Il y a là une reconnaissance implicite que je trouve absolument fabuleuse.»

N'est-il pas révélateur, comme il est dit dans le roman de Martin Winckler, que la profession ne daigne jamais donner aux maladies des noms de patients qui en sont affligés? Martin Winckler, lui, a eu l'heureuse idée d'attribuer à ses personnages des noms d'écrivains: ils s'appellent Cocteau, Daudet, etc. Ces patients qu'il a écoutés et soignés, il leur a donné la parole dans son roman-brûlot: ils en sont les auteurs, eux aussi.

**LA MALADIE DE SACHS**  
Martin Winckler  
P.O.L., Paris, 1998, 478 pages



Les Corbeaux tel qu'illustré par Tracy Arah Dockray.

SOURCE PRÉ AUX CLERCS

## GRIMM

SUITE DE LA PAGE D 1

longs cheveux qui faisait monter son amoureux au haut de sa tour en le hissant avec ses tresses, s'envoie en l'air dans la version Grimm avant de devenir enceinte, épisode qui fut dès la seconde version expurgé de toute passion sexuelle.

Jeune fille aux mains coupées par son père, fiancé déterminé à couper le corps de sa promise en petits morceaux pour mieux la saler et la manger, la cruauté s'étale quand l'inceste n'en prend pas le relais. Dans *Mille-pelages* un roi veuf convoite sa propre fille, forcée à fuir ses desirs en se déguisant en servante.

D'autres contes troublent à un autre niveau, tel le très court *L'Enfant têtue*, dans lequel une petite fille désobéissante meurt puis tend son petit bras de façon à ce qu'on ne puisse l'ensevelir. La maman devra se rendre dans la tombe pour donner un coup de baguette au bras récalcitrant. C'est ici tout le drame d'une mortalité infantile endémique, à une époque où les épidémies fleurissaient, qui surgit à travers cette histoire. Contes cruels peut-être, mais qui viennent faire écho aux siècles plus cruels encore dans lesquels ils s'inséraient. *La Mort de la petite poule* en témoigne, qui ne sera que succession de décès jusqu'au trépas du dernier témoin. «Et cui,

cui, cui, mon histoire est finie», comme aurait dit Tante Lucille. Famines, misère, maumariées, guerres sanglantes entre belles-mères et brus; tout ce qui tapissait la vie des paysans s'empressait de devenir conte en de dérisoires tentatives de conjurer un méchant sort qui collait à leur destin.

«Nous savons maintenant que ces histoires rassemblées au XIX<sup>e</sup> siècle dans les anthologies de contes populaires prennent leur source dans une culture paysanne irrévérencieuse qui s'oppose consciemment à la classe dirigeante de la féodalité», explique Maria Tatar. Transposer ses frustrations dans le royaume du conte, c'est se venger des nantis, mais c'est aussi pouvoir rêver de richesse, de réussite et de pouvoir. Aujourd'hui, le cinéma offre un même exutoire en forme de romances de riches et célèbres comme à travers force films d'horreur. L'héritage des frères Grimm est parmi nous.

### CONTES CRUELS

Les frères Grimm  
Préface de Mara Tatar  
Ill. de Tracy Arah Dockray  
Traduction de l'anglais  
par Jacques Martinache  
Le Pré aux clercs,  
Paris, 1998,

## Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

**PALMARÈS**  
de nos cinq succursales  
Ventes du 28 au 4 mai 1999

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION				
1	2	BIOGRAPH.	La prisonnière	M. Oufkir Grasset
2	4	SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	M. Montignac Flammarion
3	1	ROMAN	Une veuve de papier	John Irving Seuil
4	28	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	Gaétan Soucy Boréal
5	1	THRILLER	L'associé	John Grisham R. Laffont
6	6	ESSAI	Passage obligé	Charles Sirols Homme
7	12	ROMAN Q.	Le pari ♥	D. Demers Q. Amérique
8	3	THRILLER	Babylon babies	M. G. Dantec Gallimard
9	8	ESSAI	L'ingratitude ♥	Finkielkraut Q. Amérique
10	7	SPIRITU.	L'art du bonheur	Dalai-Lama R. Laffont
11	5	ESSAI	Les bœufs sont lents mais la terre est patiente	P. Falardeau VLB
12	13	ROMAN	Aux fruits de la passion	D. Pennac Gallimard
13	29	SANTÉ	Recettes et menus santé	M. Montignac Trustar
14	11	ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	G. Gougeon Libre Expr.
15	12	ROMAN	Geisha	A. Golden Lattes
16	9	B.D.	Agrippine et l'ancêtre	C. Bretecher Bretecher
17	15	ROMAN	La maladie de Sachs ♥	M. Winckler POL
18	49	ROMAN Q.	Maître Eckhart ♥	J. Bedard Stock
19	99	CUISINE	Pinardises : recettes & propos	D. Pinard Boréal
20	8	ESSAI Q.	400 capsules linguistiques	G. Bertrand Lanctôt
21	18	PSYCHO.	L'ogre intérieur	C. Olivier Fayard
22	99	SPIRITU.	Conversation avec Dieu T. 01 ♥	N. Walsch Ariane
23	13	ROMAN	L'équilibre du monde	R. Mistry Al. Michel
24	5	ROMAN Q.	Les trois premiers coups	P. Légaré Stanké
25	37	ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	F. Mayes Qual Voltaire
26	33	ROMAN	Les particules élémentaires	M.Houellebecq Flammarion
27	12	PSYCHO.	La force du désir	W. Pasini O. Jacob
28	22	SPIRITU.	Manuel du guerrier de la lumière	P. Coelho Carrière
29	99	ROMAN Q.	Un homme est une valse	Pauline Harvey Herbes Rouges
30	61	ROMAN	Océan mer ♥	A. Baricco Al. Michel
31	2	ESSAI	Et Dieu créa les français T. 02	L-B Robitaille Robert Davies
32	99	ESSAI	Contrôler ou influencer	William Glasser Logiques
33	15	B.D.	Tintin au pays des soviets	Hergé Casterman
34	6	FLORE	Jardins d'ombre et de lumière	A. Mondor Homme
35	5	CUISINE	La cuisine de Marguerite	M. Duras Benoît Jacob
36	12	GUIDE	Gites du passant du Québec '99	Collectif Ulysse
37	13	SPIRITU.	Conversation avec Dieu T. 03	N. Walsch Ariane
38	45	ROMAN	L'empreinte de l'ange	Nancy Huston Leméac/A-Sud
39	12	ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des jeunes filles	Melissa Bank Rivages
40	3	B.D.	Garfield # 20 - Lune de miel	Jim Davis Paws
41	24	SANTÉ	Métopause, nutrition et santé	Lambert Lagacé Homme
42	99	ESOTÉR.	La magie blanche	E-P Sperandio Québecor
43	4	SPIRITU.	Quand tout s'effondre	Pema Chodron Table Ronde
44	15	ESSAI	Lettre à un français qui veut émigrer au Québec	Carl Dubuc Boréal
45	99	ROMAN	La première gorgée de bière ♥	Philippe Delerm Arpenteur

♥ : Coups de cœur Renaud-Bray 1\* semaine sur notre liste

**NOUS EXPÉDIONS RAPIDEMENT PAR POSTE OU MESSAGERIE**

Montréal Extérieur  
(514) 342-2815 1-888-746-2283

**www.renaud-bray.com**

Av. Parc • C-d-Neiges • Ste-Cath. • St-Denis • Brossard  
276-7651 • 342-1515 • 876-9119 • 499-3656 • 443-5350

**Ouvert 7 jours jusqu'à minuit**

## Gaétan SOUCY

### La petite fille qui aimait trop les allumettes ROMAN

«Un romancier exceptionnel et extraordinaire, [...] une œuvre qui le situe tout naturellement parmi les plus grands écrivains québécois.»

RÉGINALD MARTEL • *La Presse*

«Gaétan Soucy s'impose aujourd'hui parmi les meilleurs romanciers d'expression française et, sans doute, la plus incontestable révélation de ces dernières années.»

PIERRE LÉPAPE • *Le Monde*

182 PAGES • 19,95 \$

LIVRES PRATIQUES

## Détection et prévention

SUICIDE  
MODES DE PRÉVENTION

Viviane Janouin-Benanti  
Isabelle Quentin éditeur  
Montréal, 1999, 204 pages

Cet ouvrage écrit par une chercheuse française multidisciplinaire, qui a fait un séjour de plus de six mois au Canada et aux États-Unis, propose des processus relationnels de détection et de prévention du suicide destinés à l'entourage de personnes vulnérables, en danger de suicide. Ce livre arrive à son heure puisque le Québec, avec ses 1500 suicides par année, dont 1200 chez les hommes, détient le record de toutes les provinces canadiennes. Des gestes simples peuvent faire la différence, affirme l'auteure, qui nous suggère ici des façons de faire, convaincue qu'il peut toujours en être autrement.

Renée Rouan

Le Centre Communautaire Juif présente  
pour une seule et unique conférence à Montréal

## Mardi 11 mai 1999 - 20h00

Salle Sinai - 5480, avenue Westbury - 735-7474

### MAREK HALTER

«JÉRUSALEM, CARREFOUR DES RELIGIONS»

Défenseur des droits de l'homme et de la paix au Proche-Orient, Marek Halter vient à Montréal présenter son dernier ouvrage, *Les mystères de Jérusalem*, publié aux Éditions Robert Laffont.

# LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

## Vie de chien, vie de château

### IL NE FAUDRAIT PAS TUER MADELEINE ENCORE UNE FOIS

Guy Lalancette  
V.L.B., Montréal, 1999, 215 pages

### LA COUR INTÉRIEURE

Christiane Lahaie  
L'instant même, Québec, 1999, 181 pages

James James est un narrateur récalcitrant, cachottier parfois — de la vraie graine de romancier. Ses précisions sont elles-mêmes des énigmes: «Je sais bien qui je suis et s'il m'arrive de parler de moi à la troisième personne, c'est que je ne suis pas seul.» James vit avec Sophie, une jeune fille qui prend plaisir à lui lancer des remarques assassines, et qui s'appelle sans doute Clémence Dalmain; comment être sûr des autres quand on se dit soi-même, comme James, «défait en dedans» et fier d'avoir développé des «reflexes de disparition»? Est-il lui-même un autre, lui qui affirme tranquillement: «J'ai trente-trois ans de retard sur l'image que j'attends de moi.» On ne sera pas étonné, dès lors, qu'il tarde, sciemment parfois, à éclaircir le mystère des morts, et celui plus immédiat de son étrange guet: pourquoi attend-il sous la pluie battante, silhouette qui «emprunte à Zorro et à Orson Welles», qu'apparaisse, près de l'unique lampadaire de la ville, la jeune femme agui-chante qu'il appelle la Fille?



Robert Chartrand

Quand on apprend que le 3 octobre 1993, selon une dépêche du journal de Béatville, un caniche dont la maîtresse s'appelle La Joconde a été étranglé près du café Madeleine et qu'une semaine plus tard, dans le même café, un berger allemand, propriété de M. Père Lachaise, a été tué par balles, on se dit qu'on sait peu de choses. Et pourtant... Ces deux faits divers, estampillés en tant que pièces d'un dossier d'enquête d'un certain inspecteur Morelli, et dont le nom de code est «L'affaire de la 53<sup>e</sup> rue», encadrent le premier roman de Guy Lalancette dont on nous dit qu'il enseigne l'expression dramatique depuis un quart de siècle dans une école de Chibougamau. Mais entre ces deux morts d'animaux, il y a surtout un récit noir et métaphysique, absurde et labyrinthique, drôle, tragique, une intrigue fineuse qui se dévoile en se dérochant, et, pour tout dire, un sacré livre qui nous tient par la barbichette jusqu'à la toute fin.

### Chiens et maîtres

De chiens il sera question, et de leurs maîtres et d'autres habitués du café Madeleine dans la première partie qui occupe les deux tiers du roman, pièce de dossier également, et qui s'intitule «Ébauche de roman par James James». Celui-ci est un témoin de seconde main dans les «affaires», celle de la mort des chiens et celle de l'assassinat, un an auparavant, de la tenancière du café Madeleine.

Et puis, il cherche, oh! comme il cherche à comprendre sa Sophie — chacun a droit à ses préoccupations —, tout autant qu'à reconstituer les circonstances exactes de l'assassinat de Madeleine et de celui des chiens. Mais peut-on parler d'assassinat à propos d'animaux?

Suivent cette ébauche de roman, deux autres parties, une «Confession» et un «Journal intime» qui sert à James de «vide-poches confidentiel» — le contenu hétéroclite nous en assure —, deux nouvelles pièces du dossier de police où on retrouve les mêmes événements et les mêmes personnages qu'auparavant: Sophie, Madeleine, Morelli lui-même, mais aussi un voisin de palier de James, Joseph Armand Georges-Aimé Dufrault, dit «Vic la victoire», qui n'a rien à voir avec le fait divers — ce qui n'est pas une raison pour l'exclure de l'histoire! —, un Pas-sant éventuel qui pourrait, pourquoi pas, s'appeler Yvan Sévigny. On croise même H. Bénac, cet universitaire français, «agrégé de lettres chez Hachette» comme James est vendeur occasion-



Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois

nel à la mercerie Jim Jalbert & Fils, et qui est l'auteur très réel d'un dictionnaire des synonymes et d'ouvrages sur la dissertation; Bénac devient ici une référence ironique, qui cautionne au besoin les audaces d'écriture du narrateur. Puis, il se métamorphose en personnage alors qu'il se prénomme tout à coup... Hermione!

Le récit de Lalancette progresse, si l'on peut dire, par cercles concentriques, avec de nombreux retours d'épisodes et de personnages, dans une sorte de maelström parfois étourdissant où on se perd pourtant moins qu'il n'y paraît. Où l'intrigue est sans cesse déconstruite, et où les témoignages ainsi que l'identité même des protagonistes sont problématiques. Si bien que le lecteur se prend à penser

que toute cette histoire, cette enquête policière, pourrait n'être qu'un leurre pour l'accrocher. Et il s'y laisse prendre! De dénégations en remises en question, le roman de Guy Lalancette travaille à faire le vide sur son propre objet. On croirait entendre le narrateur nous répéter: Allez, circulez, il n'y a rien à voir. On se dit que tant d'inconnu doit bien cacher quelque chose, et d'énorme encore. Et on lit jusqu'à la fin.

L'énigme, pourtant, finit par livrer sa clef, mais inutile de tricher: on n'y comprendra rien si on n'a pas d'abord lu tout le livre, car tout, dans *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois*, se tient. Quant à l'intrigue, elle se révèle aussi affective que policière, voire métaphorique. Les personnages ne sont pas des animaux, bien sûr, et James assure que Sophie n'est pas une chienne, mais ils ont par moments,

surtout ce pauvre James James, si malchanceux ou malheureux en amour, une vraie vie de chien. *Il ne faudra pas tuer Madeleine encore une fois* est aussi un récit amoureux, en prime.

Et Guy Lalancette est, dès ce premier roman, un jongleur maître de son art.

### Frissons et manoir

Après *Insulaires*, un recueil de nouvelles «gothiques» remarquablement réussies qui avait paru en 1996, on pouvait attendre du premier roman de Christiane Lahaie qu'il nous procure des frissons de la même qualité, d'autant que le décor de *La Cour intérieure* y est tout à fait propice: l'histoire, en effet, se déroule pour l'essentiel dans un manoir anglais, propriété d'un chanteur rock vieillissant, Jason Mallory, qui a entrepris une ultime tournée de spectacles à travers le monde. Pendant son absence, une jeune fille est engagée comme «house-sitter»; Linda Sorrento va donc habiter la demeure de la vedette et, par désœuvrement, inviter ses amis à venir lui tenir compagnie. Ce sera, pour eux tous, la vie de château à peu de frais.

Ces jeunes gens sont bien sous tous rapports. Ils ont fait des études et paraissent plutôt sympathiques. Seule Michelle Lyons a un profil quelque peu inquiétant: troublante et troublée, elle s'amuse à séduire les garçons puis les laisse tomber; et elle semble être anorexique. Il y a entre elle et Linda Sorrento une vieille animosité, mais rien qui puisse mener à des horreurs.

C'est donc du manoir que doivent venir le danger et, éventuellement, la peur et le mal. D'une chambre condamnée, par exemple, ou d'un vitrail dont le dessin ressemble au visage de l'épouse décédée du chanteur? L'étrange et l'effrayant sont donc dans les lieux. Le manoir Mallory pourrait bien être hanté...

Mais on a peine à frissonner avec ces jeunes gens dont la mentalité et les comportements sont ceux de grands adolescents plutôt gentils. L'anorexie n'est-elle pas, justement, une maladie typique de l'adolescence? A cause d'eux, le manoir maudit à parfois des allures de colonie de vacances pour jeunes fortunées. Linda Sorrento, Michelle Lyons ont d'ailleurs des fan-

tasmes de mininettes: chacune se voit vivre une idylle avec le chanteur propriétaire. Et l'écriture de Christiane Lahaie est aussi sage que ses personnages. Les chutes des chapitres, par exemple, installent une tension intéressante, perdue par la suite dans une narration abstraite qui domine les personnages au lieu de les accompagner dans leurs angoisses.

Bref, ces personnages qui paraissent bien jeunes pour ce qui leur arrive, et trop gentils, de même que le charme cossu du lieu se prêtent mal à un climat de roman noir. Il se passera bien des choses graves dans *La Cour intérieure*, mais le lecteur, lui, n'aura eu des sueurs froides que s'il y met du sien. On ne retrouve pas ici l'atmosphère troublante des nouvelles d'*Insulaires*, ce brouillard, ces rumeurs, ces silhouettes fantomatiques, toute cette étrangeté habilement distillée qui nous tenait en haleine dans chacune des nouvelles.

Symptôme révélateur de l'embarras de l'auteure: la répétition quasi effarante des noms des personnages, comme si l'auteure même tentait de se convaincre de leur existence. Le nom de Linda Sorrento, par exemple, est repris plus de dix fois dans les deux premières pages du roman...

rchartrand@videotron.ca

CHRISTIANE LAHAIE

### La cour intérieure



MARIE LABERGE

# La Cérémonie des anges

ROMAN

«La Cérémonie des anges nous remue. Au-delà de la mort, le roman parle de la force sauvage de la vie, de la pérennité du bonheur, de l'essence de l'amour.»

LISE LACHANCE • *Le Soleil*

«Le cinquième roman de Marie Laberge résonne comme un éloge de la passion. La passion d'aimer, de vivre intensément, sans demi-mesures.»

MARIE LABRECQUE • *Voir*

**Boréal**  
Qui m'aime me lise.

344 PAGES • 25,95 \$

Libre Expression

## Au cœur d'une Amérique encore vierge

Charlotte et la mémoire du cœur nous transporte dans l'Amérique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Notre guide pour ce voyage dans le temps: une jeune femme de la noblesse allemande, la baronne CHARLOTTE VON RIEDESEL, épouse du général chargé des troupes allemandes levées par l'Angleterre pour prêter main-forte à son armée dans sa lutte pour combattre les révoltés américains.

Amour, aventure et soubresauts de l'histoire s'entremêlent pour nous tenir en haleine tout au long de cette fresque historique peuplée de personnages fascinants et colorés qui, chacun à sa façon, révèlent une facette de cette contrée à apprivoiser. Militaires, serviteurs, voyageurs, Amérindiens, bandits et héros, tous ont à se montrer dignes de ce pays qui ne saurait tolérer la lâcheté.

**Charlotte et la mémoire du cœur**  
509 pages - 29,95 \$

Un portrait vibrant du Nouveau Monde réalisé par JEAN-PIERRE WILHELMI, coauteur de plusieurs romans dont *La Guerre des autres*, *De père en fille* et *Le Secret de Jeanne*, et par LORRAINE DESJARLAIS, une germanophone qui cosigne ici sa première fiction romanesque.

DANS LA MÊME COLLECTION :

ANDRÉ CROTEAU

**Les bourgeois de l'espoir**  
d'André Croteau  
652 pages - 29,95 \$

LOUISE SIMARD

**La Route de Parramatta**  
de Louise Simard  
504 pages - 24,95 \$

Marc Dauphin

**L'anneau de Gabriele**  
de Marc Dauphin  
748 pages - 34,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

## FESTIVAL LITTÉRAIRE

DU 13 AU 21 MAI 1999

INFO-FESTIVAL  
(514) 828-3003

**LES 5 À SOUHAITS**  
À l'heure de l'apéro, des 5 à 7 littéraires animés par le poète José Acquelin, en présence des musiciens Pierre St-Jak et Normand Guilbeault

**Judi 13 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Roland Giguère, Louise Dupré, Pierre Ouellet et Yves Préfontaine

**Vendredi 14 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Robbert Fortin, Tony Tremblay, Stéphane Surprenant et Claude Péloquin

**Dimanche 16 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Jean-Marc Fréchette, Martine Audet, Patrick Lafontaine et Monique Deland

**Lundi 17 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Paul Bélanger, Eric Roberge, David Cantin et Corinne Larochelle

**Mardi 18 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Benoît Chapat, Maïcke Castegnier, Myriam Cliche et Eric Simon

**Mercredi 19 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Luis Martinez Riquelme, Gaëtan Dostie, Claude Haefely et Madeleine Dupire

**Judi 20 mai, de 17 h à 19 h**  
A l'occasion de la remise du Prix de poésie des Terrasses Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* 1998, lectures données par les finalistes de ce prix: Antonio D'Alphonso, Louise Dupré, Rachel Leclerc, Stephan Psenak et André Roy.

**Vendredi 21 mai, de 17 h à 19 h**  
Lectures de Violaine Forest, Béatrice Migneault, Michaël La Chance et Geneviève Letarte

Au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice  
1680, rue Saint-Denis, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
Entrée libre

## LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Noir, c'est noir

Turgeon retrace le Montréal de 1849

## JOUR DE FEU

Pierre Turgeon  
Flammarion Québec  
Montréal, 1999, 271 pagesJEAN CHARTIER  
LE DEVOIR

Pierre Turgeon a brossé une fresque troublante du Montréal de 1849. Il décrit la ville à l'époque des lampes à gaz, des trottoirs de bois, des cabriolets et des *Fever Sheds*, ces baraques dans le port où on avait retenu en quarantaine, deux ans plus tôt, les dizaines de milliers d'Irlandais des «bateaux du typhus».

Le romancier a fouillé les archives pour ce portrait de la ville au XIX<sup>e</sup> siècle, une ville de misère et d'argent, une ville polluée. Il décrit des scènes extraordinaires sur le Montréal du port et du canal de Lachine, les meilleures scènes depuis le texte du dramaturge Joseph Schull, qui avait décrit le Montréal des émeutes de 1832 dans *Rébellion*, chez Boréal, voilà deux ans.

Le romancier connaît bien la configuration du Montréal de 1849; il va des rues de terre aux rues pavées et aux circuits de prestige: la rue Wellington, la côte Metcalfe et la rue Redpath, qui montait tout droit, elle, chez le propriétaire de la Montreal Gas and Light.

Chez les ouvriers de la nouvelle construction du canal de Lachine, il évoque la concurrence entre les deux aqueducs de Montréal: celui de la Haute Ville, l'aqueduc McTavish, qui fournissait l'eau de source de la montagne aux riches, et celui des pauvres, en bas, qui puisait l'eau polluée à même le canal de Lachine.

Il y a dans ces pages l'atmosphère des révoltes de 1848 qui hantent l'Europe. Le monde de Victor Hugo se sent chez les insurgés de cette époque. Mais à Montréal la lutte prend une autre allure dans cette poussée. Quelle bonne idée que ce retour au XIX<sup>e</sup> siècle dans le Montréal de 1849! Les historiens évacuent trop souvent ces années de feu et de sang.

Pierre Turgeon a trouvé son Garroche, un jeune noble ruiné qui a peiné au transport du charbon, seigneur du Grand Remous de Chambly

dont la propriété a été détruite par la troupe lors de l'insurrection de 1837. Ce héros redonnera vie à son amoureuse par le recours au courant électrique et sauvera son beau-père retenu prisonnier dans la cave d'un bouge en trouvant les passages secrets de la ville, au point de rencontre des égouts du parlement, mis à feu, et de la rue de l'Aqueduc.

## Personnages et intrigue

Turgeon a écrit un roman fort, son huitième; il pousse la note avec les personnages maléfiques et l'intrigue amoureuse. Contre le propriétaire de la taverne du port qui fomentait l'incendie du parlement, contre l'homme du gaz, l'auteur fonce. Il magnifie les coups d'éclat et donne vie à la ville besogneuse. Les vilains prennent l'allure de géants maléfiques. Avec Turgeon, noir, c'est noir.

Dès l'incipit, il donne le ton à ce roman: «Durant la nuit, la rue Saint-Paul ressemble à une tranchée où l'on circule dans les ténèbres.» Ce lancement en écriture passe de l'ombre à la lumière, par touches de clair-obscur pour un roman qui éclaire l'histoire cachée. Soudain, des traces surgissent de l'eau, des égouts, du canal, de la boue et des voies du gaz.

Le héros part en reconnaissance au Champ-de-Mars, lieu de rencontre

des orangistes, près de la colonne Nelson: «Comme chaque fois qu'il passait près de la statue du destructeur de la marine française, Stéphane éprouva la vague envie de la faire sauter par une charge de poudre bien placée, mais des éclats de voix l'arrachèrent à sa rêverie. Des hommes sortaient en criant de l'une des tavernes du port et, au lieu de se disperser, ils s'attroupaient dans la rue de la Commune, bloquant le passage.»

La manière de Turgeon joue avec les gris. L'intrigue progresse rapidement, avec des héros forts pour un roman qui se lit d'une traite. Le romancier raconte ainsi la vie à Montréal: «Mais le cocher vira à gauche sur la côte Metcalfe, qui menait vers les hauteurs du mont Royal, puis il tira énergiquement sur les rênes. Le cheval se dressa sur ses pattes postérieures en hennissant puis ses sabots frappèrent lourdement le pavé.»

Ou encore: «Quelques vêtements déchirés accrochés à des buissons, près des crevasses les plus dangereuses du mont Royal, sur les pentes duquel s'avaient encore des loups, avaient servi de mise en scène à la comédie. Devant des bancs de neige qui, dans les ravins, recouvraient presque la cime des arbres, on avait fini par reporter les battues au printemps.»

## Une saga

Pierre Turgeon a commencé la saga avec *Les Torrents de l'espoir*. *Les paradis perdus*. Ce roman s'ouvrait aux rapides de Chambly en novembre 1837, dans le moulin du Richelieu soumis aux bombardements, et il conduisait le héros à la veille de ce deuxième roman, qui se déroule en une journée, le 25 avril 1849, jour de la mise à feu du parlement de Montréal par les tories.

Le présent livre se situe au moment de la perte du statut de capitale par Montréal, du coup de force et de la terreur dans la ville que les tories menaçaient dans leur marche allant du Champ-de-Mars à la place d'Youville, où ils brisaient tout sur leur passage. Cela survient deux ans après le typhus de 1847 évoqué dans le premier roman.

Le romancier prévoit de traverser la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle lors du troisième livre de cette saga.



LA CHRONIQUE

## Festoyer d'étoiles

Allongés sur une couverture posée sur l'herbe comme une nappe de pique-nique, nous avons festoyé d'étoiles, ma fille et moi, durant plus de deux heures. Il faisait un ciel de nuit américaine, d'un clair bleu de lac au bord de l'horizon, où brûlaient les Gémeaux comme des diamants sous l'eau, indigo sombre au-dessus de nos têtes, où rugissait le Lion et se reposait le Bouvier. Munis du *Cherche-étoiles* de Maurice Provencher (éditions Broquet), nous avons peu à peu repéré le Dragon, sans sa queue, le Cancer, en poussière de plâtre, peut-être Hercules, pareil à un cerf-volant dépenaillé, et la Lyre, à laquelle un petit avion aux feux clignotants tressait des cordes fluorescentes. Les grenouilles flûtaient leurs amours nocturnes, de temps à autre la chouette hululait, et le chien baillait, avalant deux ou trois nébuleuses qui, imaginai-je, devaient avoir un bon petit goût de lait caillé.



Robert Lalonde

Puis, passant d'astres en comètes, je navigue, en cosmonaute ravi, dans les phrases de Michèle Desbordes, écrivaine qui sait virguler — c'est-à-dire modérément — mais surtout conter la vie, sans trop en écrire, pour ainsi dire en pointillé. Il n'est pas malaisé de quitter le ciel étoilé et d'entrer dans sa galaxie: à l'œil nu et la tête encore pleine de traces de phosphore, je repère aisément les artistes voyageurs, grimpés sur leurs chevaux, traversant la plaine lombarde, passant le col du mont Genièvre, arrivant à Lyon, fourbus et pleins d'espérance, avant de gagner enfin la Sologne et Romorantin, où «la lumière irisait la frange incertaine des futaies».

Le maître, le vieil architecte humaniste, proche de la paix, proche de la mort, emmène ses élèves Fanoïa, Melzi et Saloi, en France: le roi veut la beauté italienne pour ses ponts, ses jardins, ses esplanades, ses nouveaux palais.

L'histoire peut commencer, l'histoire de *La Demande*, comme une légende répondant à l'inassouvable désir de savoir qui mène l'homme et son destin. Il y est question «d'ors légers,



«Il faisait un ciel de nuit américaine, d'un clair bleu de lac au bord de l'horizon, où brûlaient les Gémeaux comme des diamants sous l'eau...»

insondables», ceux du fleuve, d'un enfant qui chante, «d'un pied sur l'autre, éperdument», de l'instant qui seul compte, de ces «bonheurs entrevus d'un coup, aussi forts, aussi fous que des bonheurs d'amour». Il y est question d'enfants à peine nés et qui «meurent du mauvais lait», des avoines, des blés qui ne poussent pas sans la sueur des hommes, du créateur et de ses belles églises, du peuple qui marche dans les rues «pour honorer Dieu», des champs où, pour éloigner le démon des troupeaux, on fait «passer les bêtes au travers des feux».

C'est un bourg paisible, tragique et paisible. Le maître dessine, imagine des arcades, des vasques, de beaux dallages bordés d'églantiers, un escalier de marbre large comme celui du paradis. Il achève un carnet, et aussitôt en commence un autre, où il fait la liste «des eaux, feux, guerres et déluges, des animaux, du visible et de l'invisible, de tout ce qu'il y a à connaître de la terre et du ciel».

## La servante

Pendant ce long temps-là, une ser-

vante lave dans la cour, tord ses linges d'un coup de poignet, puis lève les yeux vers le maître et ses élèves. Elle les écoute, peut-être les épie. Elle attendait, on ne sait trop pourquoi. Mais peut-être se trompe-t-on: elle attendait, oui, sans doute, mais comme attendent les servantes d'auberge, depuis toujours et pour toujours. Elle marche «avec une vaillance qui fait penser au bonheur», pose le pain et le vin sur la table et s'assied, les mains sur ses jupes, dans la demi-clarté de la petite salle. Elle est attentive aux tumultes et au désespoir du maître, à ses escaliers fous, à ses anges sans ailes, à ses crieries de chevaux de marbre pur, à ses mots, qu'elle ne décroche pas mais qui lui font voir la force, la beauté. Elle se dit que cet homme-là, qui sait peindre un corps d'homme, un corps de femme, qui défait même la peau des cadavres pour dessiner les muscles, les organes, les nerfs, oui, que cet homme-là doit bien «connaître l'invisible».

Les étés passent, les blés jaunissent, la servante prépare les repas, lave et paraît rêver, le soir, assise à regarder ses mains, sur une maigre chaise droite, devant la porte de la cour. Mais la voilà qui se lève brusquement, s'en va étendre le linge au jardin, ou cueillir des herbes pour la soupe. Elle marmonne, s'extasie, coule à droite et à gauche des regards pareils à ceux des suppliciés que dessine le maître. Vient l'hiver, la servante chauffe les chambres, le maître écrit et dessine, tout en épiant, à son tour, la servante, devant «le regard sous la paupière immobile, transparente, figée comme l'argile doucement travaillée des porcelaines».

La servante, un beau jour, s'absente. Elle ne revient qu'au bout d'un mois, avec un lourdaud à la cervelle très ralentie. On se dit que le chat est enfin sorti du sac, que les œillades pointues, les murmures sorciers, que les terribles sourires, que la honte et le désir avaient peut-être depuis longtemps annoncé ce doux monstre, ce fils effrayant. Mais rien ne change vraiment: le fils travaille à l'auberge, la servante aussi, le maître dessine, dessine, ils se regardent sans rien dire, ils vont bientôt mourir, tous les deux, «offerts et consentants».

## La demande

Alors, un coup le fils repart et sa cuisine bien rangée, la servante avance son tabouret tout près de la table du maître. À présent «ignorante de l'abandon, de l'idée même d'abandon, partie avec les souffrances et les choses à ne pas dire», elle va lui faire sa demande.

Vous lirez, je ne vous conterai pas le désir d'éternité de cette femme, qui n'a peur ni de vivre ni de mourir. Soupçonnez seulement ce que, un coup le livre achevé, vous ne verrez toujours pas clairement, mais qui se fera une place en vous, comme le scintillement des étoiles qui dure encore dans mes prunelles.

Qui se tait et paraît tout endurer, croissant et décroissant les mains sur ses genoux, n'est pas aveugle et sourd pour autant, ne désire pas moins l'éternité que les faiseurs de miracles. Tant que l'être est en vie, même perclus de vieillesse, de fatigue et d'hébété, il voit la lumière, il espère. On regarde, on pense connaître, comprendre, puis on oublie ceux et celles qui ne disent mot, qui sourient à l'oiseau qui les frôle et ferment les yeux sur leur indicible «demande».

Tout est dit et non pas éplé, encore une fois comme les constellations, dans le ciel de cette nuit: un brasillément par-ci, une nébuleuse par-là, de la poussière, des émiettements, un pâle poudroiement filant dans la nuit.

J'aime les livres denses et ajourés, — qui se laissent lire comme se laissent déchiffrer Hercules et le Dragon — tissés de phrases qui font entrevoir et n'expliquent pas. *La Demande* en est un, qui nous dit qu'il est possible de cesser d'ignorer à quoi l'autre pense quand il dit «je ne pense à rien» tout en formulant muettement sa demande.

## LA DEMANDE

Michèle Desbordes  
Éditions Verdier, Paris, 1998

Libre Expression

Pour tous les hommes et les proches qui partagent leur vie!

Male Menopause du psychothérapeute JED DIAMOND est l'un des premiers ouvrages à avoir décrit ce que vivent les hommes au mitan de leur vie. Sa traduction en langue française se trouve dans toutes les librairies sous le titre: andropause.

L'auteur y explore l'ensemble des transformations physiques et des préoccupations d'ordre psychologique qui traduisent un changement important dans la vie de l'homme aux abords de la cinquantaine.

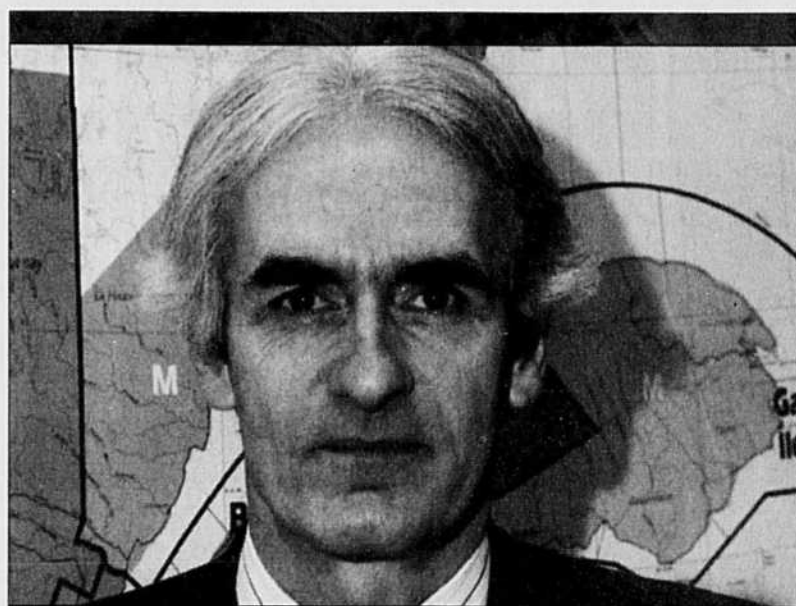
Un essai qui confirme l'existence de l'andropause et met en relief ses nombreuses similarités avec la ménopause.

Un livre qui offre de nouvelles perspectives de vie aux baby-boomers et qui propose une nouvelle définition du rôle des hommes dans notre société.

## andropause

ce que les hommes ne disent pas et qui transforme toute leur existence de JED DIAMOND  
344 pages - 29,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5



GÉRARD BOUCHARD

Gérard Bouchard



La nation québécoise au futur et au passé

essai  
12,95 \$

vlb éditeur

Un essai capital sur l'avenir de la nation québécoise.

vlb éditeur  
www.edvlb.com

La passion de la littérature

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Le hasard et la nécessité

### TOUS LES NOMS

José Saramago  
Traduction du portugais  
par Geneviève Leibrich  
Seuil, Paris, 1999, 271 pages

L'Évangile selon Jésus-Christ (Seuil, 1993), il signait un remake satanique de la Bible qui lui a valu dans son pays les foudres de l'Église. Dans *Le Radeau de pierre* (Seuil, 1990), il détachait la péninsule ibérique du reste de l'Europe et la laissait dériver à travers l'Atlantique comme un vaisseau fantôme.

On le voit, l'euroscéptique José Saramago ne dédaigne pas à aller à contre-courant et on pourrait bien lui donner raison un jour, quant les technocrates auront fini de faire de l'Europe un monde économiquement intégré et politiquement conforme. La littérature est une résistance aux certitudes du présent, elle creuse le temps pour mieux en faire ressortir les courants souterrains et les impasses. Elle remet au cœur du vivant sa part nocturne et rappelle l'inépuisable errance humaine.

### Un monde kafkaïen

Il y a de la jubilation à entrer dans *Tous les noms*, une œuvre qui rappelle étrangement Kafka, même dans le traitement des noms. Nous nous retrouvons dans un édifice gouvernemental, le Conservatoire général de l'état civil, dans un pays où il pleut le plus souvent et où les gens traversent le paysage comme des ombres. La ville n'a d'ailleurs guère d'importance, tout se passant, ou presque, entre le Conservatoire et, à partir de la seconde moitié du livre où il apparaît, le Cimetière qui le jouxte — l'un étant le reflet de l'autre.

Monsieur José, le seul personnage qui ait un nom dans le roman, est un obscur petit fonctionnaire, un commis aux écritures. Tous les jours il doit faire des fiches des vivants et des morts et les classer selon une règle immémoriale qui consiste à les séparer. Dans ces labyrinthes catacombes des vivants et des morts, la vie est terne, sans surprise, sans lumière, et la hiérarchie, quoique morne, parfaitement expressive dans son formalisme sans appel. Depuis vingt-cinq ans qu'il y travaille, monsieur José n'a jamais été pris en défaut. Il a pourtant une passion qui va bouleverser sa vie. Oh, une passion bien insignifiante: il collectionne les coupures de journaux et de revues de gens célèbres — gens célèbres dont il a néanmoins parfaitement conscience qu'ils pourraient bien, demain, disparaître sans même que l'on se souvienne de leur nom. C'est là une sorte de jeu compensatoire pour ce commis aux écritures dont la vie est sans relief et qui vit seul dans une petite maison délabrée attendant au Conservatoire.

L'événement déclencheur, c'est par hasard qu'il surviendra. Un jour qu'il rapporte illégalement des fiches de gens célèbres à sa maison, il en découvre une qui, par mégarde, s'est collée aux autres, celle d'une femme inconnue. Dès lors, et en raison même du «hasard» qui lui a fait croiser son chemin, se forme en lui le projet de connaître cette femme, ce qui va l'amener à commettre une série d'irrégularités dont il ne se serait pas cru capable:

entrer la nuit au Conservatoire par une porte interdite, falsifier des documents officiels, pénétrer par effraction dans une école, dormir dans un cimetière la nuit...

### Logique paranoïaque

Sa quête est devenue une véritable obsession, voire même une menace pour sa santé, à tel point qu'il lui arrive en effet de plus en plus souvent de parler à son plafond qui, soit dit en passant, a des pensées hautement métaphysiques et ne se gêne pas pour lui tenir le crachoir. «Quant aux pensées métaphysiques, cher monsieur, permettez-moi de vous faire remarquer que n'importe quelle tête est capable de les produire, ce que souvent elle ne réussit pas à faire c'est trouver les mots pour les exprimer.» Comme dans les romans kafkaïens, ce qui domine est la logique paranoïaque. Monsieur José est constamment en train de traduire ses angoisses en dialogues fantaisistes auxquels il finit lui-même par croire.

Sans le savoir, il a ouvert une sorte de boîte de Pandore (celle de la liberté et du désir) qui concerne les «possibilités» que nous écartons quotidiennement sans même nous en apercevoir. Ainsi, dans ce dialogue imaginaire avec l'Angoisse: «Nous sommes trop absorbés pour nous apercevoir que ce qui nous arrive laisse intact à chaque instant ce qui pourrait nous arriver. Cela veut-il dire que ce qui pourrait arriver se régénère en permanence. Il y a non seulement régénération mais aussi multiplication, il suffit de comparer deux jours qui se suivent, Je n'aurais jamais pensé qu'il en soit ainsi, Ce sont des choses que les angoissés sont seuls à savoir.»

Il faudrait tout citer, tant son récit répond d'une logique implacable et tant sa narration, son écriture (sauf le découpage en chapitres, on ne trouve quasiment pas de paragraphes, comme si la parole obéissait à une interrogation — pour ne pas dire un interrogatoire — ininterrompue) colle parfaitement à cet univers... concentrationnaire? Pas vraiment. Plutôt trop fonctionnel, sans imaginaire, sans respirer, sans âme. Et c'est bien pourquoi le dysfonctionnement soudain de mon-



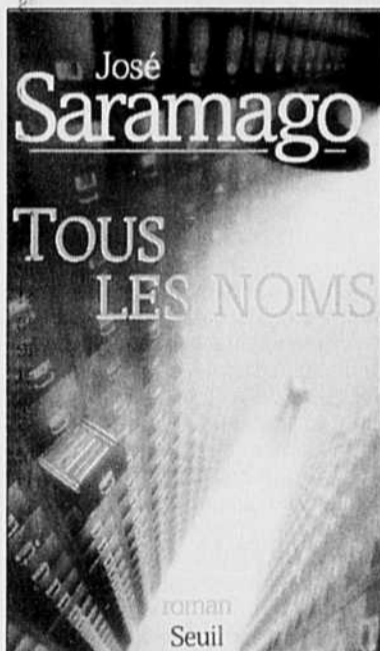
José Saramago, Prix Nobel de littérature 1998 (à gauche), est félicité par le premier ministre portugais Antonio Guterres lors d'une réception en son honneur, à Lisbonne, en octobre dernier.



Jean-Pierre Denis

♦ ♦ ♦

Beau,  
complètement  
délirant,  
souvent  
angoissant, et  
d'une parfaite  
maîtrise



**LA DANSE JUIVE**  
de Lise Tremblay

NORMAND BALOTTE

LISE TREMBLAY  
LA DANSE JUIVE

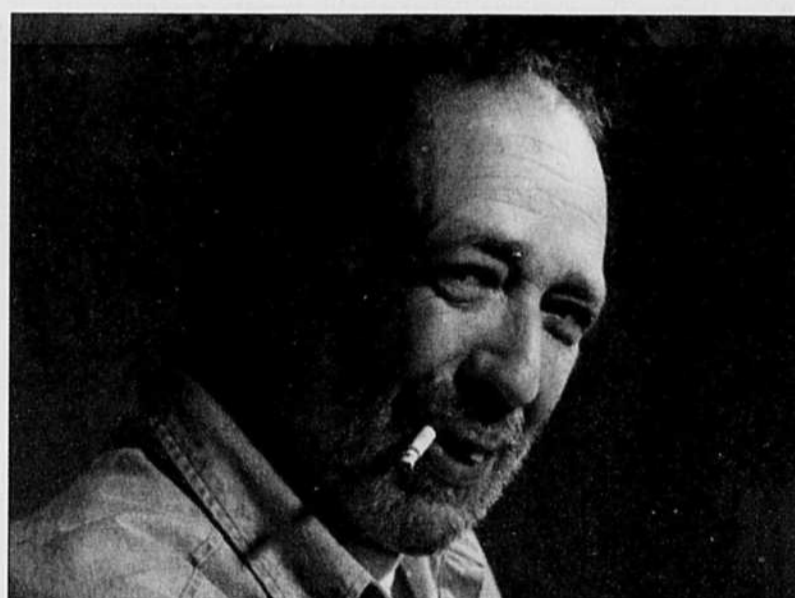
«Un roman très réussi.»  
Marie-France Bazzo, *Indicatif présent SRC*

«Voilà une écrivaine qui écrit le doigt sur la plaie, là où la vie, ça nous fait mal.»  
Jean Fugère, *Le Journal de Montréal*

«Lise Tremblay possède une écriture vraiment impressionnante [...] J'ai beaucoup apprécié. [Elle] écrit de mieux en mieux.»  
Monik Richard, *La Vie en prose, CHRI 89,1 mf*

«Rien n'est moins excitant que les romans de Lise Tremblay. Et pourtant, on n'abandonne aucun de ces romans avant de les avoir goûtés jusqu'au dernier mot, sans doute parce qu'ils distillent cette petite musique qui tient d'on ne sait quoi, peut-être du talent, tout simplement.»  
Réginald Martel, *La Presse*

LEMÉAC



## PIERRE FALARDEAU



essai  
21,95 \$

Un franc-parler qui  
dérange, une liberté  
de pensée qui réjouit.



vlb éditeur

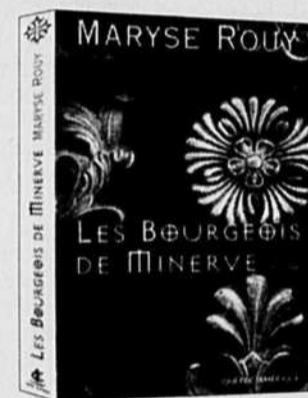
www.edvlb.com

La passion de la littérature

## Les Bourgeois de Minerve

Maryse Rouy

Suspense médiéval



320 pages, 24,95 \$



Les lecteurs et les lectrices de Maryse Rouy connaissent déjà son intérêt voire sa ferveur pour l'époque médiévale. Cette fois-ci, elle nous transporte au cœur même de l'histoire languedocienne.

La découverte du corps assassiné d'un religieux minera les assises du petit village. Qui est coupable? Dès que la nouvelle est connue, les enquêteurs arrivent avec leur cohorte de méfiance, de terreur et de délation.

Une troisième roman réussi de Maryse Rouy. Elle a si bien intégré ses matières que jamais le lecteur n'a l'impression de se faire faire la leçon - d'Histoire ou d'histoire. Un voyage sympathique dans le temps et dans un coin de pays où l'histoire parle encore.

- Sonia Sarfati, *La Presse*

## Un arbre devant ma porte

Cécile Gagnon



240 pages, 22,95 \$

Voici l'histoire d'une femme, Georgina Bonenfant, d'une époque, le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une passion, l'architecture, et d'un drame, le grand feu qui ravagea la région du lac St-Jean en 1870. Portrait social et historique, *Un arbre devant ma porte* est, avant tout, le drame humain d'une jeune épouse aux prises avec les multiples difficultés et obligations de son époque. Si la littérature québécoise ne manque pas de modèles de femmes fortes et déterminées, des figures masculines aussi vindicatives et têtues que Vital ne sont pas légion. Voici un couple hors de l'ordinaire.

QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com



## LIVRES

POLARS

## New York et Rome, villes ouvertes

LES APACHES

Lorenzo Carcaterra  
Traduit par Jacques Martinache  
Libre Expression,  
collection «Thriller»  
Montréal, 1999, 358 pages

Si vous avez lu *Sleepers*, qui racontait l'histoire de quatre jeunes garçons maltraités par un gardien sadique dans une maison de correction, vous connaissez déjà Lorenzo Carcaterra. Mais peut-être en avez-vous vu l'adaptation cinématographique par Barry Levinson qui, malgré une brochette impressionnante d'acteurs-vedettes dont Robert De Niro, Brad Pitt, Dustin Hoffman, Jason Patric et Kevin Bacon, ne rendait pas tout à fait justice au talent certain de ce jeune romancier.

*Les Apaches*, second roman de Carcaterra, gravite autour du personnage de Giovanni Frontieri dit Boomer, ex-flic de New York, à qui un ami confie la mission de retrouver sa fille de douze ans récemment enlevée. Au sein des Apaches, petite équipe informelle de détroqués du NYPD composée de Pins, Geronimo, Reverend Jim et Mrs. Colombo, Boomer met tout en œuvre pour retrouver l'adolescente.

Ce qui semblait au départ une banale histoire d'enlèvement s'enlise et mène les Apaches sur la piste d'un réseau de trafic de crack qui ravage la Grosse Pomme et utilise des méthodes peu catholiques pour le transport de ses marchandises. Et comme bien d'autres avant eux, les Apaches en seront réduits à se faire hors-la-loi pour combattre le crime, à emprunter les moyens de ceux-là mêmes qu'ils combattent afin de les traquer sur leur propre terrain. Tant et si bien que la frontière entre bien et mal, bons et méchants, deviendra de plus en plus floue, de plus en plus vague.

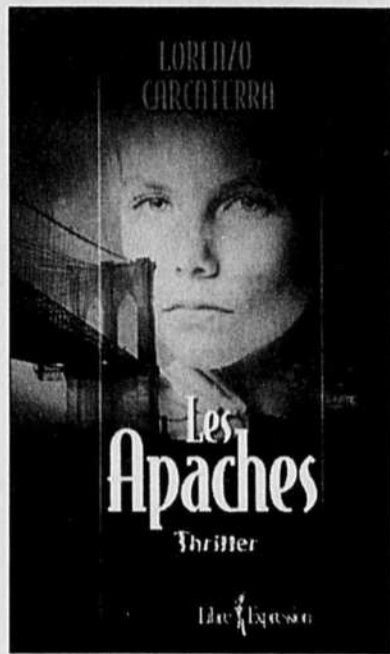
Dans ce second roman, Carcaterra montre qu'il sait manipuler efficacement les ficelles du thriller. Bien que la composition de ce roman soit assez classique et l'intrigue parfois prévisible, il n'en demeure pas moins que cette histoire est menée adroitement par quelqu'un qui sait raconter une bonne histoire. Et ça pourrait faire un bon film, si le réalisateur est à la hauteur.

## LA SERVANTE DU SEIGNEUR

Denis Bretin et Laurent Bonzon  
Éditions du Masque  
Paris, 1999, 362 pages

Rome, premier dimanche de l'Avent, an 1003.

Alors qu'il s'apprête à quitter ce bas monde pour un autre qu'il espère meilleur, Gerbert d'Aurillac, passé à l'histoire sous le nom de Sylvestre II, pape de l'an mil, rédige les dernières



pages du journal qu'il a entamé quelque temps auparavant. Des événements qu'il évoque, il préférerait pouvoir en oublier jusqu'au souvenir.

Puy-en-Velay, octobre 1998.  
Lors de travaux de réfection au presbytère, une salle secrète, enfouie depuis des siècles, est découverte. Cette trouvaille met au jour une mécanique étrange, venue d'un passé lointain. Troublé, l'abbé Cheuplain appelle à la rescousse un ami d'enfance, Augustin Menincho, éminent spécialiste de l'horlogerie ancienne. Menincho n'en croit pas ses yeux: cette machine pourrait bien être la toute première horloge à échappement mécanique et daterait des alentours de l'an mil. Et le sceau qu'elle porte tend à confirmer une légende, vieille de plusieurs siècles, selon laquelle le pape Sylvestre II lui-même aurait été le concepteur d'une horloge mystérieuse aux messages obscurs.

C'est le point de départ de cette intrigue millénariste, finement menée par un jeune duo d'écrivains qui signe ici son tout premier roman. Alternant entre le présent (1998) et le passé (an 1003), cette histoire se tisse lentement, comme les rouages d'une vieille mécanique qui se remettent tranquillement en marche avant de dérailler. La découverte de cette étrange horloge aura des répercussions insoupçonnées, provoquant morts et violence, allant même jusqu'à faire trembler le Vatican, qui tente par tous les moyens d'étouffer l'affaire.

Maniant habilement la langue verte caractéristique des romans noirs, Bretin et Bonzon signent ici un récit original. Malgré certaines longueurs, notamment les séquences se déroulant chez les romanciers, ce roman propose une intrigue efficace et rondement menée. Un projet ambitieux pour un premier roman. Ces deux jeunes écrivains pleins de promesses pour-

raient bien s'avérer les Boileau-Narcejac du nouveau millénaire.

## LE MEURTRE DU LAC

Martha Grimes  
Traduction d'Alexis Campon  
Presses de la Cité  
Paris, 1999, 389 pages

Martha Grimes, célèbre écrivaine américaine et professeur de littérature anglaise, est surtout connue pour ses romans à énigme dans la plus pure tradition des *crime stories* à l'anglaise. Plusieurs de ses histoires, aujourd'hui célèbres, mettent en vedette un détective de la police de Sa Majesté, le très respectable inspecteur Richard Jury. Après plusieurs succès populaires dont *Les Cloches de Whitechapel*, *Le Mystère de Tarn House*, *L'Affaire Salisbury* et *Meurtre sur la lande*, Grimes récidive avec une histoire quelque peu surprenante et qui s'éloigne sensiblement du genre auquel elle avait habitué son public, nombreux et fidèle.

Emma, une jeune adolescente de douze ans, passe le temps comme elle le peut dans ce vieil hôtel vétuste de Spirit Lake où elle habite avec sa mère. Elle s'ennuie. Près du lac, on retrouve le corps sans vie d'une certaine Fern non loin de l'endroit où s'était noyée, quarante années auparavant, la petite Mary-Evelyn Devereau. Une aura de mystère à tousjours entouré la mort tragique de cette enfant.

Il n'en faut pas moins pour piquer la curiosité d'Emma qui décide de mener sa propre enquête sur la mort de Fern. S'agit-il d'un suicide? D'une mort accidentelle? Ou encore d'un meurtre? Rapidement, les deux énigmes apparaissent nimbées d'un même mystère. Et si elles étaient liées? Le shérif du comté, Sam DeGheyn, ne voit pas les choses du même oeil et réfute catégoriquement les fabulations saugrenues avancées par la jeune adolescente.

Empruntant la forme d'un journal intime auquel la narratrice confie ses déductions et réflexions, ce roman de Grimes, sympathique et rafraîchissant, devrait rassembler les suffrages et plaire aux ados autant qu'aux adultes. Le style d'écriture privilégié, simple et enjoué, sied à ravir au propos de cette jolie histoire de meurtre et d'enquête.

Marie Claude Mirandette



LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une ode basque à Cuba

Le roman d'exil d'Eduardo Manet

D'AMOUR ET D'EXIL

Eduardo Manet  
Grasset, Paris, 1999, 279 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

La Santera, toute noire coiffée d'un fichu blanc, calée dans sa chaise bercante au fond d'une pièce sombre, fume son cigare rituel. Encore nimbée des odeurs de la décoction de basilic, dans laquelle elle a pris un bain pour chasser les mauvais esprits, elle attend le Commandante. Fidel en personne. Elle a un plan à lui proposer. Et quelques grigris pour la chance. Il faut lire le déjeuner qui s'ensuit, c'est impayable. Sachez que cela se finit par un échange de jerricans de D.D.T. contre les cafards.

Voilà. Le roman est bourré de semblables anecdotes, savoureuses, typiques de la vie cubaine. On ne saura jamais assez à quel point elle est originale, si dramatique et si inventive qu'elle subjugué. Eduardo Manet la raconte à merveille. Il force notre admiration, ravive les mythes, débride notre imagination. Tout y passe, de Hilda Reyes, la danseuse d'Alicia Alonzo, à Rosa-la-Gallega, aux joues rondes comme des fesses et aux fesses rondes comme des montgolfières.

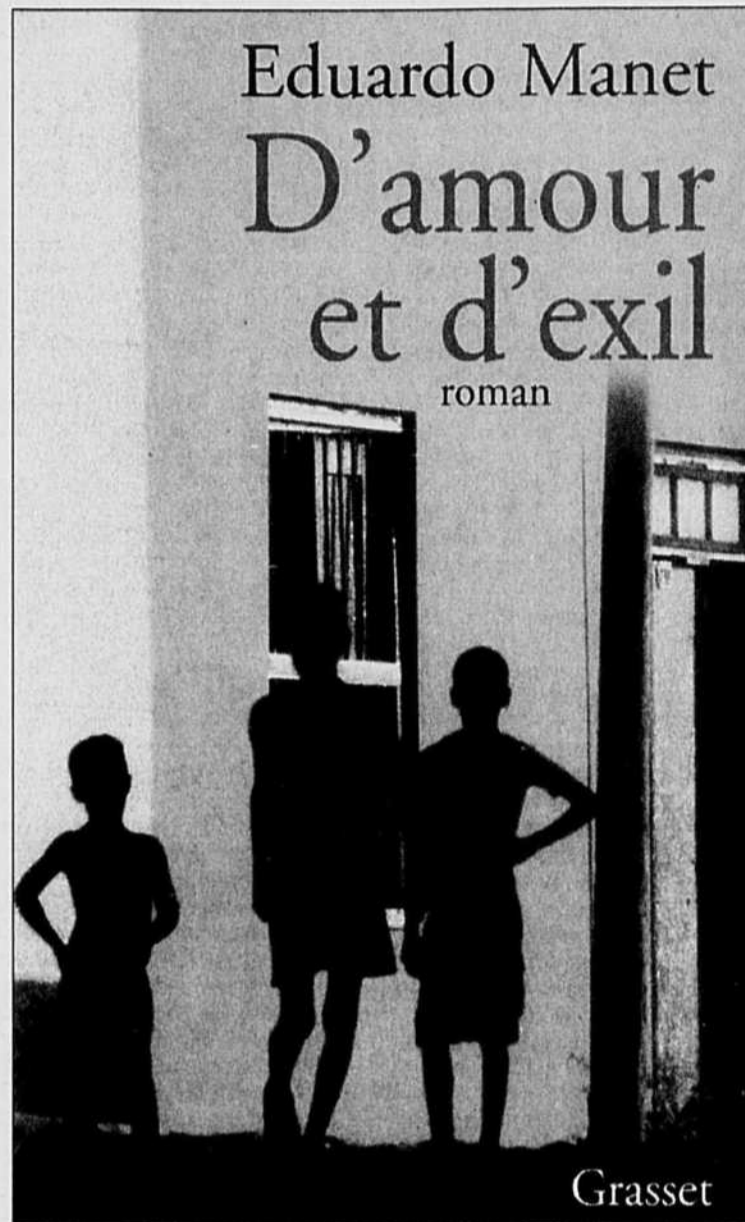
«*Babylone caribé, La Havane est immortelle. Elle a depuis longtemps déjà pactisé avec dieux et diables. Corrompue, fardée, meurtrie, quoi qu'elle subisse, elle renaît toujours de ses cendres. Belle de jour hautaine giflée par tous les ouragans. Belle de nuit aguicheuse à qui l'on pardonne toutes les infidélités.*» Ainsi, Franc Nichele, envoyé du journal *Le Monde* à Cuba, stigmatisait-il la maléfique capitale de l'île rouge (22 novembre 1997). C'est l'esprit du livre de Manet; l'ex-cès tropical, tantôt paradis tantôt enfer, y nourrit abondamment notre imagination.

## Du mythe à l'histoire

Du côté de l'enfer, l'île a un passé chargé. Le roman s'intéresse en particulier à Antton le Basque, un anti-franquiste exilé à Cuba qui n'a pas hésité à soutenir le réseau révolutionnaire clandestin en lutte contre Batista. Esteban, le narrateur, remonte dans sa mémoire. Antton, son parrain, y joue un rôle de plus en plus important, au fur et à mesure que les années passent. La mère d'Esteban a aimé Antton, au point de donner sa vie pour le protéger des sbires de Batista. Or, ce que l'enfant n'avait pas compris, l'homme mûr le découvre en profondeur. Au point de retourner au lieu natal de son héros disparu, le Pays basque espagnol.

Le roman de Manet est bouleversant, à bien des égards, pour les portraits humains qu'il met en scène. L'amour et la liberté y sont des forces vives qui déplacent les êtres. Qui exigent leur âme. Esteban ne sait pas qu'au terme de sa quête, là où les choses prennent tout leur sens, il renoncera à la superbe Berta Maria Diaz, son amante, la militante irréprochable auprès de laquelle il mène une vie libre, presque parfaite.

Berta la passionaria s'énervé, pressent que son amant s'éloigne avec «*la force d'un orage tropical*». Dévorée de jalousie, à la hauteur de sa passion torride, elle doit céder devant l'ampleur de la crise morale d'Esteban. Car celui-ci semble avoir



fait sien les mots du Basque: «*L'exilé est enchaîné à sa nostalgie, à sa rage impuissante.*» Une manière de dire qu'on ne renonce jamais à ses valeurs. Sinon mourir.

## L'utopie du bonheur

Le roman de Manet n'a donc rien d'un plaidoyer anticastriste. Ce qui tranche avec la littérature récente des exilés cubains. L'amour de Cuba, sans illusion, secrète une espérance, l'utopie d'un monde meilleur. Ici ou ailleurs. Esteban a reçu en héritage le sens de l'exil.

Bien des Cubains, désenchantés, accablés par «*le néant quotidien*», comme l'écrit Zoé Valdés, se disent aujourd'hui disposés à émigrer. Mais que savent-ils de l'amour véritable, eux qui n'ont pour discours que le manque de visas et la rareté des devises? Que leur fait miroiter le vent du large? Manet permet d'y réfléchir, sans rien trancher. Chacun se souvient que le régime n'avait pas de mots assez durs pour désigner ceux qui fuyaient la patrie de Fidel. Eduardo Manet est de ceux qui ont quitté l'île verte il y a trente ans. Aujourd'hui, il pèse, en français, sa réalité d'exilé. Tout comme Esteban choisit de s'établir dans un coin de Pays basque: par pure nécessité intérieure.

## La mosaïque tropicale

Les choses ont tranquillement changé à Cuba. Dans la Vieille Havane, tous ces gallegos, ces Maures, «*ce sont en réalité des Turcs, des Syriens, des Libanais, des Marocains... ces Juifs viennent d'Europe centrale, de Hon-*

*grie, de Pologne, de Crimée, de Berlin... les autres de tous les coins d'Espagne, mon fils... ils sont tous là, mon fils, les Andalous, ceux des îles Canaries et des Baléares... des Aragonais et des Asturiens, en pagaïlle... sans parler des Catalans qui sont légion. Et puis il y a nous, les Basques.*» Antton le Basque possède le regard étranger qui perçoit la richesse de cette mosaïque humaine.

A ce creuset où l'utopie attira tant de monde — c'est un grand mérite de ce livre que de le décrire — répond la couleur locale antillaise: le rhum, le crabe et des femmes exquises comme des mangues parvenues à maturité. Berta Maria Diaz, née en 1960, est l'héroïne ouragan du roman, une passionaria mulâtre rayonnante de beauté, de santé et de joie de vivre, «*une fleur des tropiques bien de chez nous, pensais-je... un métissage réunissant pour le meilleur les qualités de l'Afrique et celles de l'Asie, le mystère et l'énergie, la subtilité et la vaillance, une sensualité à fleur de peau...*». Sacrée Berta.

Manet, comme son homonyme peintre, excelle dans le portrait. En quelques phrases simples, il brosse des silhouettes typées et attachantes, avec une intelligence du croquis, un brin caricatural, qui fait penser à l'écriture de Sergio Kokis. N'y cherchez pas toutefois l'exubérance d'un Alejo Carpentier, ni le mordant caustique d'une Zoé Valdés. Cinquante ans de vie politique mouvementée dirigent le livre, avec une clarté d'écriture et une sobriété comparables aux écrits documentés de Gabriel García Márquez. Habile dans le dialogue, toujours bien senti, l'auteur de théâtre qu'il est par ailleurs sait faire voir et faire croire.



Eduardo Manet

éditions INRS  
LIBER Culture et société

## éthique publique

revue internationale d'éthique sociétale et gouvernementale



débat  
«La vérité en politique»  
André Pratte, Claude Ryan,  
Jean-Herman Guay  
André Blais, André Petitat  
Guy Lachapelle

zone libre  
Jürgen Habermas  
Gérard Raulet, Michel Dion

dossier  
«L'avenir des services publics»  
Jacques Beauchemin  
Louise Vandelac  
Claire Poitras

144 pages, 20 dollars

Le Centre Communautaire Juif présente  
pour une seule et unique conférence à Montréal

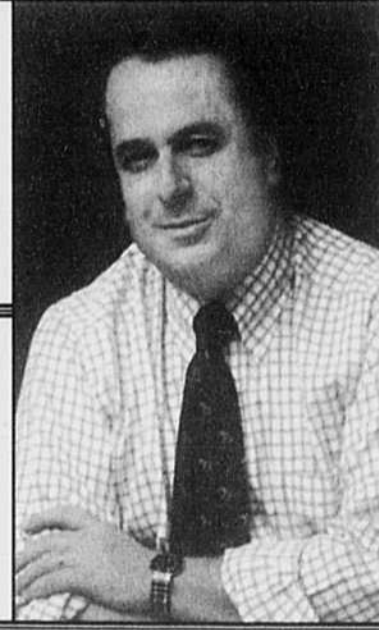
Mercredi 12 mai 1999 - 20h00

Salle Sinaï - 5480, avenue Westbury - 735-7474

PAUL-LOUP SULITZER

«Itinéraire d'un multimillionnaire du livre»

Paul-Loup Sulitzer est le champion du best-seller mondial.

Chaque sortie de livre se chiffre en millions  
dans plus de 70 pays et en 17 langues.

Champs  
Flammarion

Au seuil du troisième  
millénaire, Champs est la  
référence incontournable.



Champs  
Flammarion vous offre la chance de gagner, par tirage  
au sort, ces 3 livres (5 tirages). Retournez le coupon à :

Champs Flammarion  
375, avenue Laurier Ouest  
Montréal (Québec) H2V 2K3

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

# LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Va-t-on s'en sortir un jour?

LA NATION EN QUESTION

Michel Seymour  
L'Hexagone, Montréal, 1999, 210 pages

NATIONALITÉ, CITOYENNETÉ  
ET SOLIDARITÉ

Sous la direction de Michel Seymour  
Éd. Liber, Montréal, 1999, 510 pages



Michel Seymour

cupe un certain territoire reconnu. C'est la condition pour qu'on puisse inclure des minorités de langue et de culture différentes au sein de la nation.

C'est à partir de cette base que Seymour réfléchit ensuite au statut des Anglo-Québécois, à celui des nations autochtones, des communautés culturelles et à l'éventuelle offre de partenariat à proposer au reste du Canada.

Exhaustif ou presque (l'auteur ne laisse rien au hasard, ce qui est très rare en cette matière), clair malgré sa complexité, le projet de Michel Seymour mérite d'être reçu et discuté avec sérieux. Que l'on partage ou non ses conclusions n'enlève rien à cette démarche dont la teneur pédagogique et l'honnêteté intellectuelle me semblent admirables.

Quant à moi, j'ai déjà témoigné, dans cette chronique, de mon attachement à la conception dumontienne de la nation. Aussi, à ce titre, je récusé donc l'invitation lancée par Michel Seymour à rejeter la conception culturelle de la nation sous prétexte qu'elle serait dépassée. Je suis parfois, ainsi que Dumont l'était avant de nous quitter, un peu déprimé, mais je reste, à ce sujet et dans une certaine mesure, volontariste.

### Une somme imposante

Les inlassables de la question nationale, les irréductibles passionnés qui cherchent à en avoir tout leur sou, pourront aussi consulter *Nationalité, citoyenneté et solidarité*, une imposante somme réflexive réalisée sous la direction du même Michel Seymour dans le cadre d'un colloque qui s'est tenu à Montréal du 21 au 23 mai 1998.

Provenant d'horizons divers (anthropologie, histoire, droit, philosophie, science politique, sociologie), les vingt-cinq participants à ce collectif tentent de penser la nation dans une perspective libérale (principalement d'inspiration anglo-saxonne) et à partir de quelques sous-thèmes structurants: la nation et les minorités, la supranation et le partenariat, la nation ethnique et la nation civique, solidarité nationale et solidarité sociale, les autochtones et le droit à l'autodétermination et nationalisme et libéralisme.

J'ai déjà recensé et commenté plus longuement, dans les pages du *Devoir*, les travaux de certains des participants à ce projet (Gérard Bouchard, Alain Finkielkraut, Michel Seymour et, dans un contexte un peu différent, Guy Lachapelle). Pour le reste, une fois n'est pas coutume, mon papillonnage à travers cette galerie de penseurs, plus enclins pour la plupart à l'exposé technique et au maniement conceptuel quintessencé qu'à la pratique de l'essai au sens propre du terme, m'a permis de rencontrer deux vérités qu'on ne méditera jamais trop et que je vous rapporte ici puisque l'occasion m'en est donnée.

D'abord, celle-ci de Christian Dufour, pour relativiser l'écoeurement ressenti par certains devant la relance éternelle du débat: «On peut ne pas y voir que des avantages, mais mieux vaut tenir des référendums, multiplier les sondages, que de se faire la guerre ou de procéder à du nettoyage ethnique à la serbe.» Disons que j'aurais écrit «à la Milosevic», mais c'est un autre débat et l'essentiel de la formule ne doit pas nous échapper.

Ensuite, celle-là de Thierry Hentsch, pour redire que la question nationale ne devrait jamais servir à gommer la question sociale, mais lui être attachée: «Si nous laissons l'État et le principe de solidarité qui fonde son action aller à sa dissolution ou, simplement, à une situation où l'État amoindri, toujours en baisse de légitimité, n'a plus qu'à gérer l'adaptation de l'entreprise Québec ou de l'entreprise France au marché mondial, et que nos premiers ministres respectifs se transforment en voyageurs de commerce à plein temps, alors toute notre discussion est parfaitement inutile.»

Alors, va-t-on s'en sortir un jour? La question est mal posée; la réflexion continue. Et la vie aussi. Ça devrait aller de pair.

[louis.cornellier@collanaud.qc.ca](mailto:louis.cornellier@collanaud.qc.ca)



Louis Cornellier

Les lumières  
du philosophe  
Seymour  
éclairent  
le dédale  
constitutionnel

Va-t-on s'en sortir un jour? Telle est la question, formulée dans un soupir, que semblent avoir envie de se poser de plus en plus de citoyens canadiens et québécois au sujet de notre sempiternel contentieux constitutionnel. Lutte nationale, guerre de pouvoirs, arguties vaseuses visant à détourner de l'essentiel? Les points de vue s'entrechoquent, se multiplient, se répètent et le malaise perdure.

C'était, hier, un affrontement tranché qui opposait deux camps qu'on croyait bien définis: les fédéralistes et les souverainistes. Décrété réducteur, ce paradigme a fait place, ces dernières années, à une discussion so-disant plus subtile mettant aux prises les conceptions civiques, ethniques et culturelles de la nation. S'est-on pour autant rapproché d'une solution acceptable pour la majorité des protagonistes? L'état actuel du débat impose la constatation inverse: les perspectives se sont modifiées, d'aucuns ont changé leur fusil d'épaule, mais l'imbroglie demeure entier.

Ex-président des Intellectuels pour la souveraineté, le philosophe Michel Seymour, avec *La Nation en question*, nous propose un retour éclairé sur l'évolution récente du débat. Passant en revue les contributions les plus significatives émises dans ce cadre, le professeur de l'Université de Montréal insiste sur un nécessaire dépassement de l'opposition entre la nation ethnique et la nation civique de même que sur l'urgence de «dépolitiser la question».

En soulignant les limites du nationalisme strictement civique mis de l'avant par le fédéraliste Jean-Pierre Derriennic, qui «entraîne très souvent l'exclusion des nations minoritaires», en rejetant le nationalisme civique habermassien proposé par le souverainiste Claude Bariteau pour cause de non-opérationnalité dans le contexte canado-québécois, en critiquant la position de Neil Bissonnath au sujet du multiculturalisme, en décrétant dépassé le concept de nation culturelle tel que défendu par Fernand Dumont et, à partir d'un point de vue différent, par Charles Taylor, Michel Seymour déploie ses grandes qualités de pédagogue et fait œuvre très utile. Ce débat est complexe; les lumières du philosophe nous conduisent avec intelligence et honnêteté dans le dédale.

### Sérénité

Cela dit, la plus grande qualité de cet essai est ailleurs. En effet, dans cette discussion explosive où la propagande partisane côtoie le plus souvent un ressentiment de mauvais aloi, la contribution de Michel Seymour brille par sa sérénité: «Il n'y a pas, écrit-il, de complot canadien pour étouffer le Québec ni de conspiration anti-Québec ou de stratégie préméditée pour saper l'émancipation québécoise.» Il y a plutôt une conception canadienne de la nation, légitime en elle-même, qui heurte une conception québécoise, tout aussi légitime, et c'est en ce sens qu'il faut parler, selon Seymour, de faillite du fédéralisme canadien tel que conçu actuellement.

En d'autres termes, c'est parce qu'il refuse de reconnaître concrètement son statut d'État multinational que le projet canadien mérite d'être remanié, idéalement sans préjudice pour tous ceux qui le composent: «Le problème canadien, faut-il le rappeler, ne réside pas dans le refus québécois d'admettre leur identité civique canadienne, mais bien dans le refus canadien d'admettre la nation québécoise. Et c'est ce refus qui constitue un argument de poids en faveur de l'indépendance du Québec.»

En ce sens, la solution Seymour passe par une adhésion au concept de «nation sociopolitique québécoise», le seul modèle vraiment apte, selon lui, à tenir compte avec justice de tous les éléments de la problématique. Comment définir cette nation? Le philosophe résume: «Tout d'abord, une communauté linguistique doit être majoritaire sur un territoire donné. Il faut ensuite qu'elle constitue dans le monde entier le plus important échantillon d'une communauté linguistique partageant la même histoire et la même culture. C'est de cette manière qu'elle peut accéder au statut de majorité nationale. Il faut enfin qu'elle oc-

# DES LIVRES ET DES IDÉES

PRIX TRILLIUM 1999  
PRIX CHAPTERS BOOKS 1999  
pour un premier roman

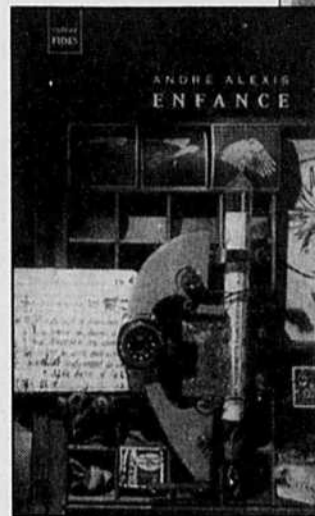
### Enfance

André Alexis

«André Alexis est un écrivain dont le souffle naît de profondes inspirations.»  
Hélène Le Beau, *Elle-Québec*

«Un mystère réjouissant qui se dévoile pudiquement, dans la dernière page.»  
Pascale Navarro, *Voir*

288 PAGES, 21,95 \$



### On n'emprunte qu'aux riches

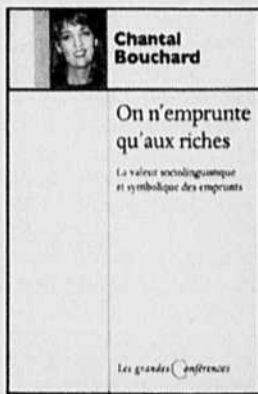
La valeur sociolinguistique  
et symbolique des emprunts  
Chantal Bouchard

«Les apprentis sorciers du débat linguistique auraient intérêt, au lieu de dire n'importe quoi, à méditer ce petit livre.»

Louis Cornellier, *Le Devoir*

Coll. Les grandes conférences

48 PAGES, 5,95 \$



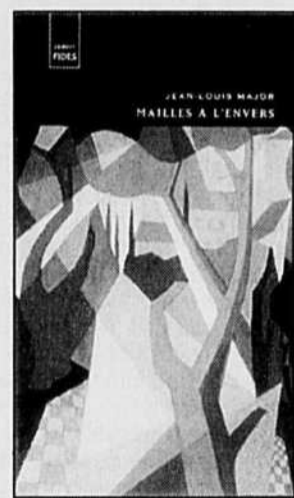
### Mailles à l'envers

Jean-Louis Major

«La manière de Jean-Louis Major, pleine de finesse joyeuse, narquoise souvent, est tout à fait réussie.»

Robert Chartrand, *Le Devoir*

152 PAGES, 17,95 \$



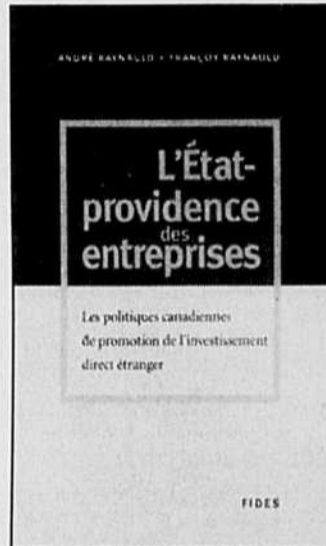
### L'État-providence des entreprises

Les politiques canadiennes  
de promotion de l'investissement  
direct étranger

André Raynauld et  
François Raynauld

Une analyse des politiques d'aide aux investisseurs étrangers et une question gênante: les gouvernements en ont-ils pour leur argent?

232 PAGES, 24,95 \$



### Le journal Le Canadien

Littérature, espace public  
et utopie 1836-1845

Sous la direction de  
Micheline Cambron

Cette lecture originale du journal *Le Canadien* nous replonge dans une époque riche de drames, de déception et d'espoir.

Coll. Nouvelles études québécoises

424 PAGES, 29,95 \$

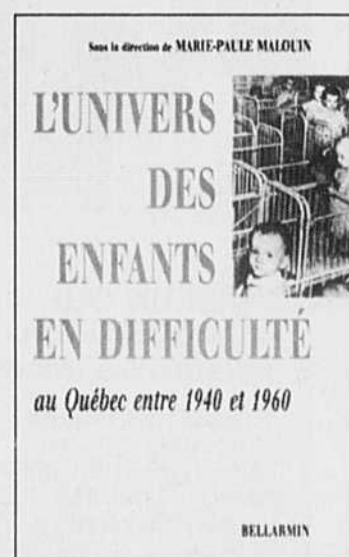
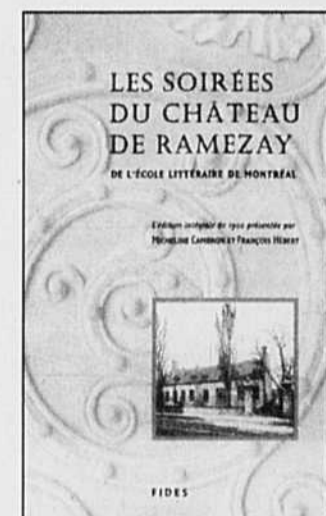
### Les Soirées du Château de Ramezay

de l'École littéraire de Montréal

L'édition intégrale de 1900  
présentée par Micheline Cambron  
et François Hébert

Un document unique qui, il y a cent ans, ébranlait la tradition littéraire québécoise, dans une édition remarquable.

354 PAGES, 32,95 \$



### L'univers des enfants en difficulté

au Québec entre 1940 et 1960

Sous la direction de  
Marie-Paule Malouin

«La seule étude sérieuse publiée à ce jour sur le contexte de l'époque.»  
Lysiane Gagnon, *La Presse*

À lire, pour éclairer le débat actuel!

BELLARMIN, 464 PAGES, 29,95 \$

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

### CARTE BLANCHE À LA SARDeC

Des soirées de littérature et de télévision, animées par Jean-Pierre Laurendeau, avec projections et rencontres d'auteurs, soulignant les 50 ans de la Société des auteurs, chercheurs, documentalistes et compositeurs.

### Mercredi 12 mai, à 20 h

Les premiers romans de la télé  
Présentation de quatre célèbres téléromans: *Les Plouffe* de Roger Lemelin; *Le Survenant* de Germaine Guèvremont; *La Pension Velder* de Robert Choquette; *Les Belles Histoires des pays d'en Haut* de Claude-Henri Grignon.

### Jedi 13 mai, à 20 h

S'adapter soi-même  
Présentation de *La Petite Patrie* (en présence de Claude Jasmin) et des *Fils de la Liberté* (en présence de Louis Caron).

### Vendredi 14 mai, à 20h

Le livre et les émissions jeunesse  
Présentation d'épisodes de la série *Fantreluche* (en présence de Kim Yaroshevskaya) et de «Le Complot» de la série *la courte échelle* (en présence de Victor Harrouch).

### Samedi 15 mai, à 20 h

Mon roman à la télé  
Présentation de *L'Ombre de l'Épervier* (en présence de Noël Audet) et de *Les Filles de Caleb* (en présence d'Arlette Cousture).

### Dimanche 16 mai, à 20 h

Adapter l'œuvre d'un autre  
Présentation de *Blanche* (en présence de Louise Pelletier) et de *Au nom du père et du fils* (en présence de Robert Gauthier).

À la Cinéma-thèque québécoise  
(salle Fernand-Séguin)  
335, boul. de Maisonneuve Est  
Métro Berri-Uqam  
Prix d'entrée: 4 \$  
Renseignements: (514) 842-9763

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

FESTIVAL LITTÉRAIRE  
INFO-FESTIVAL  
(514) 828-3003

# LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Au bord de la marginalité

Pour les treize ans et plus

### DO POUR DOLORÈS

Carole Fréchette  
La courte échelle, coll. «Roman +»,  
Montréal, 1999, 148 pages  
(13 ans et plus)



d'amitié se renforce. L'autre qui est souvent ce que l'on n'ose pas. La tentation de l'audace s'empare de nous. Oser être différent. Roman substantiel et consistant.

### JOURNAL D'UN BON À RIEN

Michel Noël  
Hurtubise HMH, coll. «Atout»,  
Montréal, 1999, 256 pages  
(13 ans et plus)

Après les deux tomes de *Dompter l'enfant sauvage* (éd. Michel Quintin) parus cet automne, l'auteur Michel Noël, récipiendaire du prix du Gouverneur général en 1997 pour *La ligne de frappe* (HMH), poursuit l'histoire de Nipishish, cet enfant amérindien arraché à sa famille et à sa forêt dans les années 50 pour être «instruit» dans un pensionnat. De retour dans son village, Nipishish (14 ans) est écartelé entre la tradition et les voies de l'avenir, entre ses souvenirs idéalisés et la réalité de la vie amérindienne. Les voitures et les maisons carrées font leur apparition dans le camp. Il s'ennuie de la douce Pinamen, ne sait plus qui il est, Blanc ou Indien. On lui assigne une famille d'accueil en ville. Il décide de

tenter sa chance et de retourner à l'école.

*Journal d'un bon à rien* est le récit à la première personne de son questionnement et de ses mésaventures. Les commentaires de Nipishish embrassent la sédentarisation qui s'amorce, les tentations de la société de consommation, le rôle des agents de la faune (présentés comme des lâches plutôt sournois), l'ignorance, l'impuissance d'un peuple dont le destin commence à basculer. Ineffable, cette scène où le clan de Manie s'installe à l'indienne dans la maison carrée construite pour des besoins de citoyens; inoubliable, cette scène des femmes en colère défiant les gardes-chasse après le Makoucham; triste, le regard du sage Poné constatant que les agents du ministère ont filé en douce pendant son histoire. Le point de vue adopté est volontairement subjectif et partial, les Indiens apparaissant en victimes, subissant les décisions absurdes des Blancs, les méprisant secrètement et les enviant en même temps. En ville, Nipishish se met les pieds dans les plats jusqu'aux oreilles. Et c'est à suivre.

### MA PRISON DE CHAIR

Susanne Julien  
Pierre Tisseyre,  
coll. «Faubourg St-Rock»  
Montréal, 1999, 156 pages

Susanne Julien a souvent réservé des surprises à ses fans, amateurs de la collection «Faubourg St-Rock» ou simples lecteurs de l'une ou l'autre publication. Thèmes sociaux (sida, pauvreté...), historico, romans policiers ou fantastiques, personnages fantastiques tels que ce Josaphat Célestine Dumbell (*Des mots et des poussières*); les œuvres se suivent et ne se ressemblent pas.

Dans *Ma prison de chair*, l'auteure reprend le personnage de Caroline (présente à quelques reprises dans d'autres titres de la collection) pour en faire le point central de son roman. À la suite d'un accident de moto, la veillée cloquée au lit par un joli coma; ce qui en fait le témoin idéal de tout ce qui se noue et se dénoue au Faubourg, à la condition, bien sûr, que son coma ressemble à une paralysie, raccourci que l'auteure ne s'est pas gênée de prendre. Aveux, pleurs et réconciliations se succèdent donc à son chevet, pendant que la confidente enrage de ne pouvoir intervenir. Pressant quelque drame entre Maxime, un camarade de la poly, et la directrice adjointe, l'indispensable Mme Visvikis, Caroline décide de s'en mêler: communication par la pensée, voyage astral, adieu le réalisme, bonjour n'importe quoi!

Le récit décolle en même temps que l'esprit de Caroline et la fantaisie est bien servie. Malheureusement, les personnages et les motivations souffrent d'une légère surdose de facilité. On n'y croit pas tout à fait. On sent les ficelles de l'auteure à travers la fausse urgence, mais le voyage est tout de même agréable. À condition, bien sûr, d'aimer les ultralégers!

Gisèle Desroches

## Héros méchants, méchants héros

Les écrivains pour adolescents osent dangereusement

Alors que résonnent encore les cris d'horreur du Colorado et de l'Alberta, deux romans troublants mettent en scène des adolescents cruels et criminels.

### MON AMITIÉ AVEC TULIPE

Anne Fine  
Traduction de l'anglais  
par Dominique Kugler  
L'école des loisirs, coll. «Médium»,  
Paris, 1998, 196 pages

### DE LA TENDRESSE

Robert Cormier  
Traduction de l'américain  
par Frédérique Pressmann  
L'école des loisirs, coll. «Médium»,  
Paris, 1999, 204 pages

### CAROLE TREMBLAY

On ne peut plus se fier à personne, même pas aux auteurs de fiction, pour distinguer avec précision les bons des méchants. C'est encore plus vrai avec les écrivains pour adolescents, qui ont de plus en plus tendance à abandonner le manichéisme moralisateur au profit d'œuvres plus denses, plus complexes, mais aussi beaucoup plus déroutantes.

La Britannique Anne Fine n'a jamais porté de gros sabots. Mais dans *Mon amitié avec Tulipe*, elle figole ses dentelles comme jamais. Le soubrette, «On ne naît pas méchant», pouvait faire craindre une eau de rose savonneuse à rincer la bonne conscience. Il n'en est rien. Avec ce récit d'une amitié «particulière», l'auteure éclaire à petites touches les zones obscures de la cruauté, zigzaguant sur les frontières floues entre le bien et le mal. Elle dessine avec tendresse un personnage de monstre, tout à la fois charmant et pervers, dont les motivations oscillent constamment entre le plaisir libre et gratuit du geste destructeur et l'exorcisme cathartique qu'il procure à son âme blessée.

Tulipe, une fillette solitaire aux cheveux en bataille, traîne dans les champs qui entourent le Palace, le nouvel hôtel où la famille de Nathalie vient d'emménager. Nathalie voudrait bien lui offrir son amitié, mais Tulipe est étrange. Elle est insolente, menteuse, imprévisible; par contre, son intelligence vive et son imagination singulière en font un camarade de jeu incomparable, capable d'inventer mille façons étonnantes de s'amuser. Le malaise qu'elle provoque chez Nathalie fait bientôt place à la fascination.

Au fil des mois, puis des ans, Tulipe utilise cet envoiement pour entraîner sa seule amie dans des activités toujours plus risquées, toujours plus cruelles. Avec la venue de l'adolescence, les jeux d'enfants prennent de plus en plus des allures d'actes criminels. Lorsque Tulipe va torturer psychologiquement des parents qui viennent de perdre leur enfant ou qu'elle va mettre le feu à des granges, Nathalie comprend qu'il est temps pour elle de rompre les liens avant d'être avalée par la haine et l'inconsolable détresse de son amie. Mais la dangereuse Tulipe ne pardonnera pas cette trahison.

Le roman se termine sur le Palace en flammes et la culpabilité immense de Nathalie de n'avoir rien pu faire pour sauver son amie ni pour protéger sa propre famille.

### Assassin à 18 ans

Dans *De la tendresse*, de l'Américain Robert Cormier, on monte d'un cran dans l'horreur en passant de la méchanceté de Tulipe à l'univers plus froid et calculateur d'Eric, un *serial killer* de 18 ans. Incarcéré dans un centre de détention pour jeunes après avoir froidement abattu mère et beau-père, Eric ne pense qu'à une seule chose, terminer rapidement sa peine pour saisir de nouveau, dans une étreinte fatale, de belles filles aux cheveux fous. Ce qu'il a déjà fait trois fois sans se faire prendre.

Comme dans le roman d'Anne Fine, le criminel est présenté comme un être doté d'un puissant pouvoir de séduction. Charmant, gentil, attentionné, tout le venin de son être se concentre dans cette action très précise qui consiste à étrangler des jeunes filles aux longs cheveux noirs, reconstituant par ce rituel macabre un souvenir d'amour partagé avec sa mère. En fait, par ses crimes, Eric ne fait que répondre à un violent besoin de tendresse. Et c'est littéralement dans ces termes que l'auteur décrit les scènes de meurtre.

En contrepoint des états d'âme et des émotions du jeune homme se joue la partition de Lori, une jeune fugueuse qui s'est mise en tête de l'ai-

mer. Elle est prête à le suivre malgré tout ce qu'il représente. Pourchassé par un vieil inspecteur, qui soupçonne Eric d'être capable du pire, le couple de mal-aimés roule à travers les États-Unis dans une vieille camionnette, transportant côte à côte leur mal de vivre impossible à partager, à la fois méfiants et reconnaissants envers l'autre d'être là.

Véritable thriller, le roman emprunte au cinéma non seulement sa trame narrative de *road movie* mais aussi cette façon détachée et «immorale» de traiter les criminels, comme s'il s'agissait de héros comme les autres. Au cinéma, comme en littérature jeunesse, on ne démontre plus les «méchants». On a plutôt tendance à les présenter comme les victimes d'un monde contre lequel ils retournent leurs armes.

Mais s'ils ont droit aux circonstances atténuantes, les monstres n'ont pas pour autant accès à la rédemption. Dans *De la tendresse*, la fin tragique survient là où on ne l'attendait pas. Et s'il n'est pas exactement puni pour ce qu'il a fait, Eric n'est pas plus sauvé par l'amour inconditionnel que Tulipe ne l'était par l'amitié.

Alors que résonnent encore les cris d'horreur du Colorado et de l'Alberta, ces deux romans posent des questions troublantes et cruelles, cruelles puisqu'elles sont sans réponse et qu'elles nous laissent avec le malaise entier. S'il est vrai que les méchants sont des êtres profondément malheureux, il est aussi vrai que nous ne pouvons pas grand-chose pour les délivrer d'eux-mêmes et qu'il faut trouver, à tout le moins, un moyen de ne pas en être les victimes.

## Robert Cormier



## De la tendresse

Médium

GRUPE SCABRINI IMPRIMEUR  
PRÉSENTE LES  
**BEST**  
SELLERS

**AGMV**  
**MARQUIS**  
imprimeur

La passion du livre...

### ROMANS QUÉBÉCOIS

- 1- LE PARI, Dominique Demers, *Québec Amérique*
- 2- LA PETITE FILLE QUI AIMAIT TROP LES ALLUMETTES, Gaétan Soucy, *Boréal*
- 3- TAXI POUR LA LIBERTÉ, Gilles Gougéon, *Libre Expression*

### ESSAIS QUÉBÉCOIS

- 1- LES BŒUFS SONT LENTS MAIS LA TERRE EST PATIENTE, Pierre Falardeau, *VLB Éd.*
- 2- PASSAGE OBLIGÉ, Charles Sirois, *Éd. de l'Homme*
- 3- L'INGRATITUDE, Finkielkraut / Robitaille, *Québec Amérique*

### LIVRES JEUNESSE QUÉBÉCOIS

- 1- CHARLOTTE PORTE-BONHEUR, Macha Grenon, *Alexandre Stanké*
- 2- LES PIÈGES DE CLÉMENTINE, Chrystine Brouillet, *La courte échelle*
- 3- NOËMI T. 7, Gilles Tibo, *Québec Amérique*

### POÉSIE QUÉBÉCOISE

- 1- MUSÉE DE L'OS ET DE L'EAU, Nicole Brossard, *Noroît*

### LIVRES PRATIQUES

- 1- JE MANGE, JE MAIGRIS ET JE RESTE MINCE, Michel Montagnac, *Flammarion*
- 2- RECETTES ET MENUS, Michel Montagnac, *Trustar*

### ROMANS ÉTRANGERS

- 1- UNE VEUVE DE PAPIER, John Irving, *Seuil*
- 2- BABYLON BLUES, Maurice G. Dantec, *Gallimard*
- 3- L'ASSOCIÉ, John Grisham, *Robert Laffont*

### ESSAIS ÉTRANGERS

- 1- LA PRISONNIÈRE, Michèle Fitoussi, *Grasset*
- 2- L'OGRE INTÉRIEUR, Christiane Olivier, *Fayard*
- 3- L'INTELLIGENCE ÉMOTIONNELLE T. 2, Daniel Goleman, *Robert Laffont*

### LE COUP DE COEUR QUÉBÉCOIS

- 1- LE VASTE MONDE, Robert Lalonde, *Boréal*

### NOUVEAU LE COUP DE COEUR DE MYRIAM BÉDARD

- 1- LA CITÉ DES INTELLIGENCES, Sylvie Gendreau, *Cera*

Ce livre nous porte à réfléchir sur la vie, à chercher les moyens d'équilibrer les forces du cœur et celles de l'esprit, et à réinventer sa vie grâce à l'utilisation du multimédia - très stimulant!

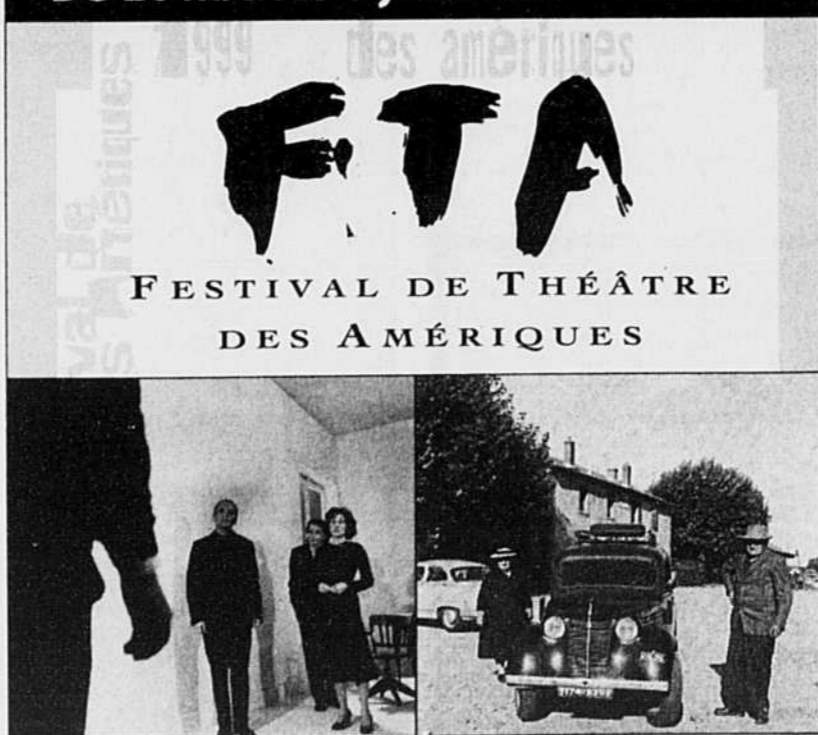
Myriam Bédard, triple médaillée olympique

Archambault Musique et livres, 849-6201 • Librairie Champigny, 844-2587 • Librairie Clément Morin, (819) 379-4153  
Librairie du Soleil, (613) 241-6999 • Librairie du Square, 845-7617 • Librairie Gallimard, 499-2012  
Librairie Garneau Inc., 384-8760 • Librairie GG Caiza, (819) 566-0344 • Librairie Hermès Inc., 274-3669  
Librairie Le Puroteur Inc., (450) 465-5597 • Librairie Le Parchemin, 845-5243 • Librairie Monet, 357-4083  
Librairie Olivieri, 739-3639 • Librairie Pantoute, (418) 694-9748 • Librairie Vaugeois, (418) 681-0254

EN COLLABORATION AVEC

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

DU 20 MAI AU 6 JUIN 1999 — 8<sup>e</sup> ÉDITION



FRANCE

### POUR UN OUI OU POUR UN NON

de Nathalie Sarraute

Mise en scène de Jacques Lassalle  
Avec Johanna Nizard  
Jean-Damien Barbain  
Nicolas Bonnefoy  
Hugues Quester

Théâtre national de la Colline  
Compagnie Jacques Lassalle, Pour Mémoire  
Théâtre Vidy-Lausanne E.T.E.  
Du 21 au 25 mai  
Monument-National  
Salle Ludger-Duvernay

### LA FERME DU GARET

de Raymond Depardon

Mise en scène de Marc Feld  
Avec Claude Duneton et  
Gérard Barreaux à l'accordéon

Théâtre du Maraudeur  
et ses coproducteurs  
Du 23 au 26 mai  
Sur la scène du  
Théâtre Denise-Pelletier

billetterie  
Articulée  
(514) 871-2224

514-790-1245  
1-800-361-4995  
ADMISSION.COM

INFO-FESTIVAL  
(514) 871-2224  
www.fta.qc.ca

La Presse

## TSUBAKI

de Aki Shimazaki



«Dans un style sobre et évocateur, ce court roman entremêle horreur planétaire et drame intime; le parfum des camélias (*tsubaki*) s'y confond avec le nuage du champignon atomique.»  
Monique Roy, *Châteaine*

«Envoûtant, le récit, sublime, de la force tranquille, de l'héroïsme triste, de l'intervention, dans un monde dévoré par les passions destructrices. À lire d'urgence, sous un cerisier en fleurs!»  
Roger Chénier, libraire

«[...] un roman court, dense, dérangeant, qui se joue au passé de Nagasaki [...] C'est beau, la voix est là.»  
Hélène Le Beau, *Elle Québec*

«Vie et mort se tiennent complices face à ce qui nous échoit. C'est là où réside la grande beauté déroutante de *Tsubaki*, dans cette réflexion sur le sort des humains et sur la manière de s'en délivrer.»  
Yvon Montoya, *li*

LEMÉAC/ACTES SUD

# LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

## Pleins feux sur la littérature

L'UNEQ fera la fête du 13 au 21 mai

Pour une cinquième saison, le printemps est annonciateur de mille et un mots avec le début du Festival de la littérature, présenté par l'Union des écrivains québécois et mettant la poésie à l'honneur cette année. Au menu, littérature mise en scène, en images et en musique... Et l'écrivain Alexandre Jardin alimente l'industrie de la thérapie de couple!

Marie-Andrée Chouinard  
Le Devoir

**A** lors que Montréal enfle son air coquin du printemps, la littérature revêt ses plus beaux atours. C'est le cinquième Festival de la littérature qui commence, qu'on se le dise!

Du 13 au 21 mai, les mots sont à l'honneur à l'occasion de cette fête orchestrée par l'Union des écrivains québécois (UNEQ). Même si Montréal récolte la part du lion en ce qui a trait aux activités, c'est à travers la province qu'on fait une pause littéraire, ne serait-ce que pour jeter un regard différent sur les écrits, les marier à d'autres formes d'art ou encore simplement rencontrer les auteurs de tous ces mots qui font l'âme de notre littérature.

Au nombre des activités, qui sont multiples et nécessitent la participation de quelque 150 écrivains ainsi que d'une centaine d'artistes d'autres disciplines, notons-en quelques-unes: d'abord, un hommage montréalais à la littérature du Bas-Saint-Laurent, le samedi 15 mai. Il commence dès 11h par un brunch littéraire à la Maison des écrivains en présence d'auteurs dont Robert Lalonde, Madeleine Gagnon et Sergio Kokis. Après un après-midi sous le signe de la littérature et des animations jeunesse, la librairie Olivieri (avenue de la Côte-des-Neiges) ouvre ses portes à des écrivains dont les écrits ont été inspirés des travaux de trois photographes du Bas-Saint-Laurent. Un clarinettiste devrait enrober ces lettres de plusieurs notes enflammées... En fin de journée, un spectacle de contes inspiré de la formule des Grandes Gueules de Trois-Pistoles mettra en vedette quelques célèbres conteurs dont Michel Faubert.

Le vendredi 14, une soirée Acadie-Louisiane-Québec animée par Michel Garneau met en vedette poésie et musique. On jase, on jazz réunira sur une même scène des poètes et musiciens d'Acadie, de Louisiane et du Québec. Le poète-chanteur québécois Raoul Duguay sera du nombre!

Continuant de défiler quelques-unes des activités auxquelles vous pourrez participer, notons aussi un spectacle, le mardi 18 mai, au cours duquel littérature et tango seront en vedette. Nous sommes d'Amérique, annonce le titre du spectacle (à 20h au Lion d'Or, suivi d'une soirée dansante), qui présente des danseurs de tango mariés à des écrivains venus des trois Amériques: Joël Des Rosiers (Haïti), Pierre Nepveu (Québec), David Homel (Etats-Unis) et Gilberto Flores Patino (Mexique), entre autres écrivains. Danseurs et bandonéoniste (accordéoniste) seront de la partie.

Le dimanche 16 mai, le carré Saint-Louis ouvre son espace de liberté à la parole littéraire. Dès 11h, un marché de la poésie est installé en plein cœur du parc sous un chapiteau: des maisons d'édition vous invitent à venir fureter parmi leurs perles poétiques. En début d'après-midi, le micro est passé aux auteurs de la relève qui n'ont pas encore été publiés, de même qu'à de jeunes enfants et à des poètes plus aguerris. La fanfare Pourpour colorera la fiesta.

Tourisme Plateau Mont-Royal a également eu la géniale idée de présenter «Le Plateau de Michel Tremblay», une promenade de trois heures en autocar et à pied qui permettra de découvrir l'histoire du Plateau à travers les célèbres Chroniques de l'un de nos au-

teurs les plus connus. C'est gratuit! Le départ sera donné le 16 mai à 12h30 au carré Saint-Louis. Réservations: (514) 524-8767, poste 25. L'activité sera reprise du 13 juin au 5 septembre.

Et enfin, tous les jours, le Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice (rue Saint-Denis) se transformera en lieu de prédilection pour les confidences littéraires avec la tenue des «cinq à souhaits». Ces cinq à sept poétiques permettront d'entendre tous les jours des poètes différents présenter leurs écrits accompagnés de musiciens. On y verra notamment Roland Giguère, Yves Préfontaine, Louise Dupré, Paul Bélanger et d'autres encore.

Le cinquième Festival de la littérature commence le jeudi 13 mai et se poursuit jusqu'au vendredi 21 mai. Info-Festival: (514) 828-3003.

### Alexandre Jardin et la thérapie de couple

Qui n'a pas entendu parler des lubies amoureuses de l'écrivain Alexandre Jardin? Après *Le Zèbre*, *Fanfan*, *Bille en tête* et *L'île des Gauchers*, le jeune auteur français est d'ailleurs devenu le confident épistolaire de milliers de lecteurs troublés par sa façon de réinventer continuellement la spontanéité amoureuse avant qu'elle ne s'enlise dans la grisaille du quotidien.

Eh! bien, Alexandre Jardin et ses drôleries littéraires se transportent jusque dans la vraie vie. J'en veux pour preuve ce communiqué reçu cette semaine et faisant la promotion de la tenue prochaine d'un atelier au montréalais Centre Saint-Pierre. Titre de l'atelier: «La Reconquête amoureuse». Le lien avec la littérature et le Jardin en question s'explique tout simplement par le fait que les organisateurs de l'atelier, sociologue et thérapeute, se sont inspirés du roman *L'île des Gauchers* pour bâtir l'atelier destiné «aux couples qui ont envie de raviver la flamme des premiers jours». A l'image du bouquin, on prévoit même la tenue d'un bal des amoureux...

«Sur l'île légendaire des Gauchers, la fantaisie est de mise mais des règles du jeu vous invitent à un processus complexe afin de séduire sans relâche l'êlu de votre cœur, explique-t-on. C'est l'exercice auquel les couples sont conviés tout au long du week-end afin de regagner l'amour, la passion, le romantisme et la séduction délaissés au profit de la routine, des tâches domestiques, du travail quotidien et de l'éducation des enfants.» Entièrement inspirée du cœur du roman — où le personnage principal tente de conquérir sa douce en l'emmenant sur l'île des Gauchers —, l'atelier prévoit d'abord l'arrivée dans l'île des Gauchers en montgolfière (le tout recrée par un décor, bien sûr), des activités favorisant la communication, un passage du côté des îles du Silence et de la Vérité (présentes dans le roman), et enfin le bal des amoureux, où les déclara-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Alexandre Jardin

tions d'amour seront de mises. On se demande bien ce que dirait l'auteur s'il apprenait la tenue de cet atelier. En entrevue au *Devoir* il y a quelques mois, il confiait tout de même recevoir des milliers de lettres en relation avec la parution de *L'île des Gauchers*, bon nombre d'entre elles provenant du... Québec!

### Ce n'est qu'un au revoir...

Quant à l'auteur de ces lignes, c'est ici qu'elle vous salue bien bas pour mieux vous retrouver non pas «à l'aube de l'an 2000» mais plutôt les deux pieds dedans. Cette absence temporaire lui permettra de se mettre plusieurs beaux bouquins sous la prunelle en plus d'accoucher non pas d'un premier roman mais d'un deuxième marmot... Au plaisir, et bonnes lectures!

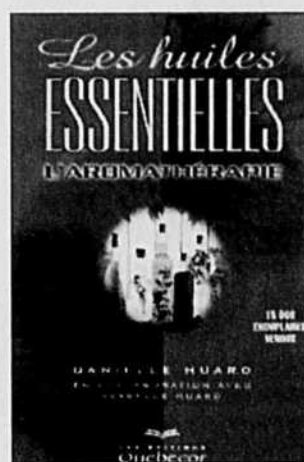
LIVRES PRATIQUES

## Santé!

### LES VERTUS DE L'AIL

Gepeviève Pelletier  
Les Éditions Québecor  
Outremont, 1999, 140 pages

On revient de plus en plus aux remèdes naturels qui ont fait leur preuve de tout temps. Ce guide nous renseigne sur l'histoire, la culture et la consommation de l'ail ainsi que sur son utilisation comme traitement curatif ou préventif. Bien sûr, tout le monde s'insurge contre les effets de l'ail sur l'haleine. L'auteure y donne donc toute une série de conseils pour se débarrasser de la mauvaise haleine causée par l'ail: après consommation, mâchez du persil, des grains de café, des graines de cardamome, de la menthe fraîche, des feuilles d'eucalyptus ou des grains d'anis. Alors pourquoi se priver de ses bienfaits?



trouvent naturellement dans les diverses parties des plantes, des herbes, des fleurs, des fruits, des bois et des épices, voici un guide qui vous apprendra tout ce que vous devez savoir pour profiter de ces techniques de médecine naturelle et alternative.

### CARNET DE VOYAGE

Utilis éditeurs  
Montréal, 1999, 160 pages

Voyager constitue une expérience qui devrait être heureuse et permettre d'emmagasiner des souvenirs. Ce carnet de voyage a un double objectif: dans un premier temps, celui de mieux préparer au voyage puis, dans un deuxième temps, celui d'être un aide-mémoire où noter ses impressions de voyage au jour le jour. On trouve donc en première partie de ce carnet des renseignements utiles sur les papiers à apporter avec soi, les assurances, les questions de santé, les bagages, les douanes, les questions d'argent, l'éthique du voyageur ainsi que quelques conseils pour partir en toute sécurité et un carnet d'adresses. Puis vient, en deuxième partie, le carnet de voyage proprement dit. Une excellente idée de cadeau pour qui s'envole vers d'autres cieux.

domaine des relations, Peacock nous invite à en découvrir les solutions. Un guide positif truffé de courtes histoires simples et éclairantes.

### LES HUILES ESSENTIELLES

Danielle Huard en collaboration avec Isabelle Huard  
Les Éditions Québecor  
Outremont, 1999, 197 pages

C'est la mode, tout le monde en parle, on en vend partout. Pour vous guider dans le labyrinthe de l'aromathérapie et des huiles essentielles qui se re-

### ARROSEZ LES FLEURS PAS LES MAUVAISES HERBES!

Fletcher Peacock  
Les Éditions de l'Homme  
Montréal, 1999, 160 pages

Écrit par celui qui se définit lui-même, non sans un clin d'œil, comme professeur du bonheur, cet ouvrage élabore une stratégie qui vise à améliorer nos relations familiales, amoureuses et professionnelles. Il a été rédigé à partir de séminaires et de conférences données par ce consultant en communication un peu partout à travers le monde. Les éditeurs en ont conservé la forme du «français parlé» afin d'en «présenter la fraîcheur, le dynamisme et l'enthousiasme que suscite l'auteur dans ses formations professionnelles». Au lieu de s'attarder à chercher les causes de nos difficultés dans le

<b>DÉBAT</b>	
<b>Main basse sur l'éducation</b>	
À l'occasion du lancement d'un ouvrage collectif sur l'éducation publié aux éditions <b>NOTA BENE</b> , la librairie Olivieri vous invite à débattre avec :	
<b>Gilles GAGNÉ,</b>	directeur du département de sociologie de l'Université Laval, coordonnateur de <i>Main basse sur l'éducation</i>
<b>Jean LAROSE,</b>	professeur de littérature à l'Université de Montréal, collaborateur à <i>Main basse sur l'éducation</i>
<b>Hugues BOISVERT,</b>	directeur du Service des sciences comptables, HEC, auteur de <i>L'université à réinventer</i> (ERPI, 1997)
<b>Jeudi 13 mai à 19h R.S.V.P. 739-3939</b>	
Le Ministère, les syndicats et les Facultés d'éducation finiront-ils par tuer l'école? Neuf auteurs dénoncent l'aveuglement de cette triple alliance.	
<b>Olivieri</b> librairie - bistro	
5219 ch. de la côte-des-neiges T 514.739.3639 F 514.739.3630 H3T 1Y1 mêtré côte-des-neiges Notre bistro est ouvert tous les jours à partir de 11 heures	

## XYZ éditeur

Guy Demers  
**Sabines**

**L'ovulation est-elle un antidote contre le fanatisme religieux?**

**Guy Demers**  
**Sabines**

216 p. • 22,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37  
Courriel: xyzed@mlink.net

L'UNION DES ÉCRIVAINES ET ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS PRÉSENTE

# FESTIVAL LITTÉRAIRE

DU 13 AU 21 MAI 1999

INFO-FESTIVAL  
(514) 828-3003

<p><b>DU 13 AU 21 MAI 1999</b></p> <p><b>DES 5 À SOUHAITS</b> À l'heure de l'apéro, des lectures au Cabaret des Terrasses Saint-Sulpice (relâche le samedi 15 mai 1999)</p> <p><b>DU 12 AU 16 MAI 1999</b></p> <p><b>CARTE BLANCHE À LA SARDE</b> Cinq soirées de littérature et de télévision, avec projections et rencontres d'auteurs En collaboration avec la Cinémathèque québécoise</p> <p><b>VENDREDI 14 MAI 1999</b></p> <p>22 h <b>ON JASE, ON JAZZ</b> Une soirée de poésie et de musique Acadie-Québec-Louisiane à la Maison de la culture Frontenac En collaboration avec les Éditions Perce-Neige et la Chaîne culturelle de Radio-Canada</p> <p><b>DIMANCHE 16 MAI 1999</b></p> <p>9 h <b>PROMENADE SUR LES PAS DES ÉCRIVAINS</b> Parcours littéraire sur les traces des poètes de l'École littéraire de Montréal En collaboration avec le Cetuq de l'Université de Montréal</p>	<p><b>11h MARCHÉ DE LA POÉSIE</b> Présence de nombreux éditeurs de poésie au Carré Saint-Louis En collaboration avec la Fédération des producteurs de lait</p> <p><b>12 h À LA BOHÈME</b> Parcours littéraire sur le Plateau Mont-Royal Une présentation de Tourisme Plateau Mont-Royal</p> <p><b>12 h 30 LE PLATEAU DE MICHEL TREMBLAY</b> Parcours littéraire inspiré des Chroniques du Plateau Mont-Royal Une présentation de Tourisme Plateau Mont-Royal</p> <p><b>13 h LITTÉRATURE AU CARRÉ</b> Fête littéraire et musicale au Carré Saint-Louis En collaboration avec la Fédération des producteurs de lait</p> <p><b>14h ÉTATS D'ÂME, ÉTATS DE LANGUE</b> Vernissage d'une exposition Une présentation du Centre d'Exposition Lanauddière</p> <p><b>LUNDI 17 MAI 1999</b></p> <p>20 h <b>FOUS SOLIDAIRES</b> Spectacle de littérature et chanson en hommage au poète Gilbert Langevin à la Maison de la culture Frontenac</p> <p><b>MARDI 18 MAI 1999</b></p> <p>19 h30 <b>LES MARDIS FUGÈRE</b> Jean Fugère s'entretient avec Lise Payette à la Maison de la Culture Frontenac Une présentation de la Maison des écrivains</p> <p>20 h <b>NOUS SOMMES D'AMÉRIQUES</b> Soirée littéraire, musicale et dansante au Lion d'Or</p> <p><b>MERCREDI 19 MAI 1999</b></p> <p>20 h <b>UN BLEU D'AMÉRIQUE</b> Soirée de lectures de poésie En collaboration avec le Goethe-Institut</p>
--	---

LE BAS-SAINT-LAURENT PAIT DES VAGUES À MONTRÉAL

le samedi 16 mai 1999  
En collaboration avec  
le Conseil de la culture du Bas-Saint-Laurent

11 h Un atelier d'écriture dans un brunch  
Entre deux croissants et un café, une rencontre littéraire organisée par le Camp littéraire Félix à la Maison des écrivains (réservation obligatoire)

12 h à 17 h  
Le Bas-Saint-Laurent jette l'ancre!  
Tout un après-midi d'animations jeunesse organisées par l'équipage de la Bibliothèque Ste-Blandine et le Salon de littérature de Mont-Joli à la Bibliothèque Frontenac

17 h **Départ sur l'image**  
Une rencontre entre écrivains et photographes sur fond musical organisée par le Salon du livre de Rimouski à la Librairie Olivieri

20 h 30 **L'Encre rêve**  
Soirée littéraire et musicale à la Chapelle Historique du Bon-Pasteur

22 h 30 **Le Saint-Laurent conté d'amont en aval**  
Spectacle de contes au Sergent recruteur organisé par le Rendez-vous des Grandes Gueules de Trois-Pistoles - Hydro-Québec en collaboration avec les Productions du Diable Vert



JACQUES NADEAU LE DEVOIR  
Madeleine Gagnon

**LIVRES ANCIENS ET MODERNES**  
• Achat • Vente • Expertise

**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**  
4075, rue St-Denis (angle Duluth)  
Achats à domicile  
(514) 288-5567

## LE DEVOIR

«Les cinémas et les restaurants sont là pour nous sortir du quotidien, nous amener à vivre un rêve» — Alexandre Gatslerelia

JACQUES MARTIN

Attachez vos tuques et vos chapeaux de paille, les frères Gatslerelia débarquent en ville. S'ils demeurent presque inconnus à Montréal, Alexandre et Gregory Gatslerelia font pourtant un malheur à Toronto depuis leur arrivée du Liban au milieu des années 80. Leurs idées ont plus d'une fois choqué la grande voisine, dépassée qu'elle était par cette mouture irrévérencieuse, mais absolument élégante, qui baigne leurs intérieurs. Ce qui fait qu'on commence à peine à reconnaître l'influence de leur génie sur le design canadien. Pour Alexandre Gatslerelia, il n'est toutefois pas question de venir s'installer comme un larron dans le paysage urbain montréalais, mais de partager son amour de l'art et du design avec ceux qui savent l'apprécier. Et Montréal arrive en tête de liste, comme en fait foi ce petit commentaire pris à la volée: «Toronto, c'est comme une femme que vous aimez, mais qui ne vous aime pas en retour. Vous avez beau faire de votre mieux...»

Avec plus d'une cinquantaine de projets réalisés à Toronto, plusieurs autres à Beyrouth — son frère Gregory est retourné y vivre depuis trois ans — et à New York, la firme qui a commencé comme toutes les autres en faisant des vitrines de boutiques est aujourd'hui bien ancrée à l'international. Leurs projets ne sont jamais banals et ils font preuve d'une très grande sensibilité. À Toronto, on leur doit notamment le magnifique restaurant Acrobat, l'Abacadabra, le restaurant Cucina et l'Era, qui ouvrira sous peu, le Victoria Spa, les bars Myth, Aqua et le sublime Boa, qui n'est pas sans rappeler la magnificence de la Casa Batllo et du parc Güell à Barcelone par la sinuosité des lignes et son utilisation créative des pastilles de céramiques colorées. Une architecture d'intérieur faite de courbes, de matériaux nobles et d'innombrables petits détails. Un fascinant mélange de classicisme à la Michelangelo et de modernisme à la Gaudi. Un goût prononcé du décor et de la théâtralité, du cinéma, qui n'est pas sans rappeler les décors al-babesques à la Michel Prété, le designer montréalais, mais à un niveau plus achevé, plus épuré.

«Boa, c'était notre premier projet à Toronto. Même si nos clients nous avaient donné carte blanche, ce fut le choc dans la métropole. Le projet fut très mal reçu par la communauté. Au début, on était très audacieux, peut-être trop en avance, nous avons dû nous retenir, reculer un peu pour mieux faire accepter nos idées. Toronto était à éduquer. Maintenant que mon design est davantage accepté, je peux me permettre plus et c'est extraordinaire.» Il s'oppose pourtant à l'idée qu'on doive d'abord éduquer les gens pour qu'ils apprécient le design.

Alexandre et Gregory Gatslerelia, ont tous deux œuvrés dans le cinéma avant de se consacrer au design d'intérieur, mais celui-ci en tire grandement profit. «Le design d'intérieur est aujourd'hui un lieu public, un univers commun, tellement il est influencé par le cinéma. Il n'y a plus rien d'élitiste dans le fait d'aller dans un endroit design. Tout est design maintenant.»

## La signature

S'il existe une signature Gatslerelia, elle est aussi bien dans le style que dans l'attitude du designer. «Notre premier geste est de considérer le projet dans son ensemble et de nous imaginer quels seront les réflexes des consommateurs lorsqu'ils entreront dans le lieu. Quand on crée des formes courbes, c'est d'abord dans le but précis de permettre une circulation fluide des mouvements. Il faut éblouir non seulement le client, mais aussi les clients du client. Avant tout, c'est un projet qui doit d'abord toucher les gens, comme les cinémas et les restaurants sont là pour nous sortir du quotidien, nous amener à vivre un rêve. Notre style, c'est une aventure. Le défi, c'est d'amener le client à créer son propre concept. Nous, on le rend à terme. Notre signature, c'est peut-être de ne pas avoir de signature.»

Les deux créateurs touchent à tout et surveillent eux-mêmes leurs chantiers du début à la fin. Ils signent le mobilier, l'éclairage et tout ce qui pourrait nécessiter une solution originale.

«Je travaille toujours avec mon frère, même s'il est à Beyrouth. A cause de notre expérience commune et de la complicité que nous avons forcément développée, on cogite rapidement, même par téléphone. Gregory est plus versé dans les détails, moi dans l'architecture. Parfois, l'idée géniale peut venir très rapidement. D'autres fois, c'est plus complexe, mais on parvient toujours à trouver une solution.»

La méthode Gatslerelia — si elle existe — consiste à s'enquérir de l'esprit du projet afin de mieux évaluer par ordre: le lieu physique et son environnement, le

concept commercial (l'idée), la direction de l'établissement (management) et la qualité du service. Une mise en contexte qui préfigure ce que sera le design. «Le design vient par la suite, lorsqu'on s'est mis d'accord sur toute la ligne avec le client. C'est seulement comme ça qu'on peut garantir notre design.» Ils s'inspirent presque toujours d'éléments appartenant au contexte culturel de ses clients. «Mais on évite de tomber dans le folklorique, même si on utilise plusieurs repères ethnologiques pour concevoir l'ameublement et les accessoires de décoration.» D'ailleurs, ils travaillent régulièrement avec Helen Gillard, une artiste spécialiste du faux-fini qui lui permet d'achever ses concepts de brillante façon.

## Da Vinci ou Michelangelo

Alexandre Gatslerelia n'a pas peur d'afficher ses sources, ce qui dénote une grande honnêteté et une franchise qui le rend sympathique. «J'admire Da Vinci, pour le regard photographique qu'il avait sur les choses, Michelangelo, pour la force physique qu'il parvenait à dégager de la matière brute, Carlo Scarpa, pour son souci du détail, et Frank Lloyd Wright, mais surtout j'ai de la sympathie pour son épouse et assistante Marion Griffin, qui a signé la plupart des meubles, murales et accessoires du maître.» Comme le fait remarquer spontanément Helen Gillard: «Toutes les semaines, on épluche les magazines internationaux et, sans tomber dans le plagiat, on s'inspire souvent de ce qu'on y trouve. Il faut s'abreuer quelque part.»

«On nous a beaucoup associés à Hollywood ou à Fellini, surtout avec des projets comme Acrobat: l'architecte canadien Carlos Ott voulait qu'on le conserve comme un musée du design moderne. Au bout de six mois, les nouveaux propriétaires de l'endroit ont tout foutu en l'air.» Déception. «Mais ce qui me déçoit davantage, c'est quand un propriétaire décide, pour quelque raison que ce soit, de changer telle couleur, tel recouvrement, de transformer telle division, même au bout de quelques années, sans me demander comment je pourrais réinterpréter mon design. Et ça, la plupart des designers le ressentent. On se rend rarement compte que, si une clientèle diminue, c'est bien souvent la conséquence d'un management ou d'un service qui tend à se ramollir plus rapidement que prévu plutôt qu'un mauvais design.»

«Malheureusement, aujourd'hui, 80 % du travail du designer consiste à signer des contrats et à rentrer dans le budget du client. Le designer, le nouveau designer, doit se mettre davantage à l'écoute du client. Il doit se sentir concerné par ses besoins tout en évitant de faire des compromis sur le design. Il lui faut être très présent et trouver des solutions peu coûteuses dès que les problèmes se présentent. Il faut pouvoir conseiller le client à tous les niveaux.» Rien d'original là-dedans, vous me direz, mais il est bon de le mentionner deux fois plutôt qu'une.

Aimerait-il s'installer à Montréal? «Montréal me permet de m'évader, de me changer les idées et j'espère conserver cette relation magique à la ville. C'est pourquoi mon but n'est pas d'ouvrir un bureau à Montréal, mais d'engager un dialogue, une conversation avec le milieu du design montréalais. Je ne suis pas un Philippe Starck [la star française du design], je viens humblement pour m'y faire des amis. Que voulez-vous, c'est mon caractère. Et s'ils me permettent de venir y travailler à l'occasion, je le ferai de façon respectueuse. Il y a ici beaucoup d'artistes et de designers de talent. Je respecte ce talent, c'est ce qui rend Montréal si stimulant. La ville respire l'art.»

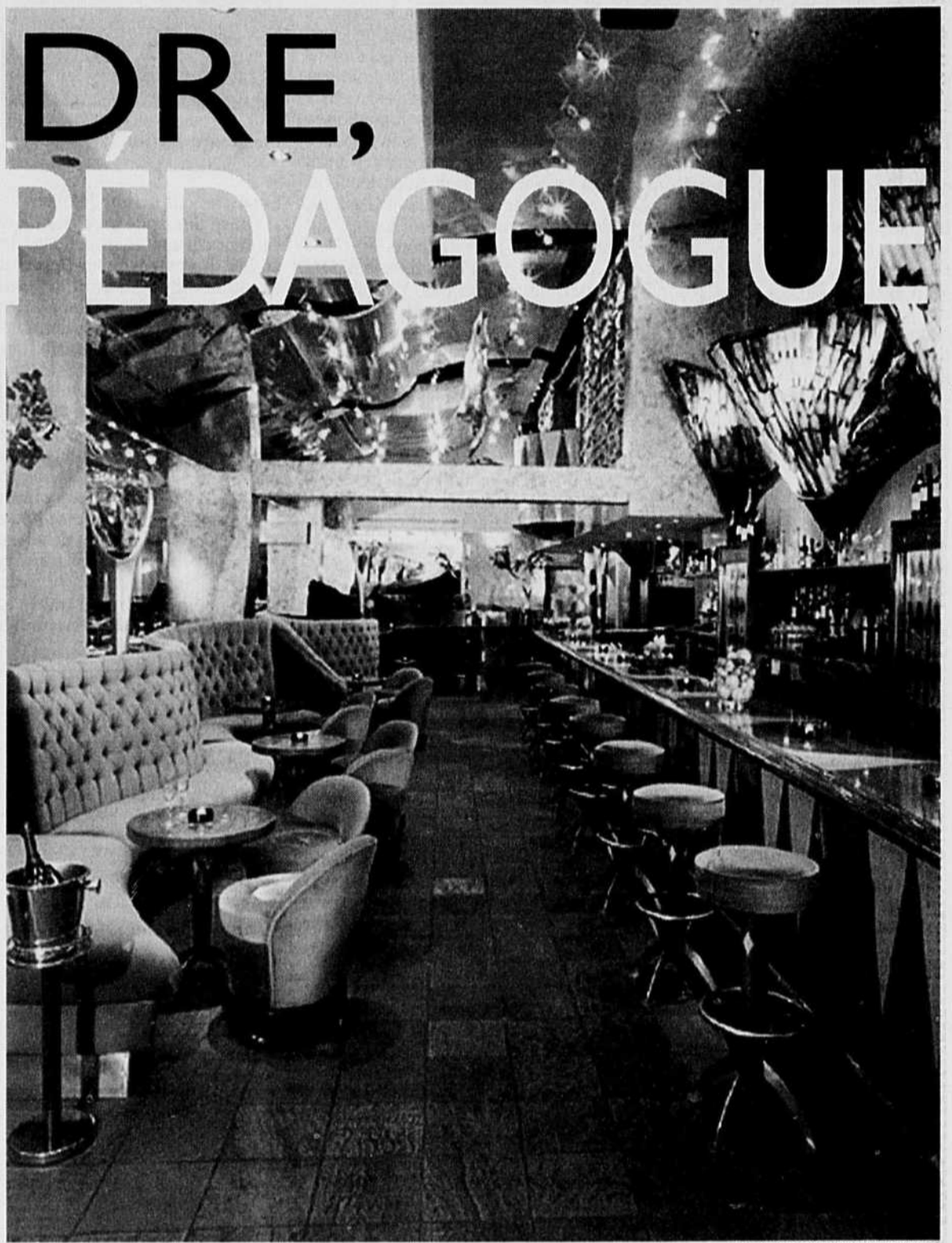
«J'aimerais créer ici un lieu qui permettrait d'accueillir ce dialogue, un lieu ouvert à tous et où même les jeunes designers pourraient venir rencontrer des gens qui ont quelque chose à dire, non seulement sur l'architecture et le design, mais aussi sur l'art et sur comment les choses se sont faites et comment elles évoluent de la bouche même de ceux qui les ont créées.»

Venez vite vous joindre à nous, monsieur Gatslerelia.

jacqmartin@mink.net

## FORMES

## ALEXANDRE, LE PÉDAGOGUE



SOURCE GATSERELIA DESIGN

Helen Gillard et Alexandre Gatslerelia



## REGARDS OBLIQUES

Comme tous les mois de mai, celui-ci foisonne d'activités. Vernissages, expositions et conférences de toutes sortes se bousculent sur le parvis. Dans les semaines à venir, en mai, auront lieu deux événements fort attendus dans le domaine du design à Montréal et sur lesquels nous reviendrons plus amplement dans la page *Formes* du 22 mai prochain.

D'abord, le dévoilement le 20 mai des mises en nomination des finalistes pour l'obtention des Grands Prix de la cinquième édition du concours Commerce Design Montréal 1999, jumelé à la parution de leur fameux petit guide. On réserve une surprise aux lecteurs du *Devoir*.

Ensuite, le 27 mai s'amorcera la onzième édition du SIDIM (Salon international du design d'intérieur de Montréal). Un salon qui ne dure que trois jours, mais qui permet de revenir le carnet plein d'idées pour vos projets. A la Place Bonaventure, jusqu'au 29 mai.

Enfin, nous avons visité l'exposition des finissants en design de l'université Concordia cette semaine au 9<sup>e</sup> étage de chez Eaton. L'exposition se déroulait dans le lobby de l'impressionnant restaurant le 9<sup>e</sup>, d'inspiration typiquement art déco. Dommage que cette exposition n'ait duré qu'à peine sept jours et qu'elle ne fut pas mieux publicisée, car on y trouvait plusieurs projets de design intéressants, à la fois artistiques et très conceptuels. Par contre, plusieurs de ces objets, fabriqués à partir de matériaux recyclés, seront présentés à nouveau dans le cadre du SIDIM, dont un hamac en pneus recyclés et une chaise fabriquée avec de vieux cintres en métal.

Une adresse pour voir des choses remarquables: [www.Gatslereliadesign.com](http://www.Gatslereliadesign.com)

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
E-mail : [idm@idm.qc.ca](mailto:idm@idm.qc.ca)  
Site web : <http://www.idm.qc.ca>

## Le design québécois à l'honneur

Monsieur Bernard Lamarre, président du conseil d'administration de l'Institut de Design Montréal (IDM) et Madame Helen Stavridou, directeur exécutif, ont le plaisir d'annoncer que trois entreprises québécoises ayant bénéficié du programme pour stimuler la recherche appliquée en design (SRAD) de l'IDM ont vu leurs recherches, leurs efforts et leur travail récompensés par un jury de 60 spécialistes provenant de 10 pays lors du dernier Salon des inventions, des techniques et des nouveaux produits de Genève.

Les entreprises honorées et les prix décernés sont les suivants:

**Aerobic Technologies** et son tapis roulant de conditionnement physique cardio-vasculaire avec interface multimédia qui permet entre autres, de naviguer sur Internet ou de vision-

ner des paysages virtuels tout en s'entraînant, s'est mérité la **Médaille d'or** dans la catégorie sport et loisirs et le **Prix du design industriel**.

Le moniteur de son et de surveillance respiratoire pour nouveaux-nés **Angel Care** de la compagnie **Angel & co.**, a reçu pour sa part la **Médaille d'or** dans la catégorie sécurité, sauvetage et alarme et le **Grand Prix de l'invention**.

Quant à **Audisoft Technology**, pour son système **AudiSee**, elle s'est mérité la **Médaille d'or** dans la catégorie méthodes et matériel d'enseignement et le **Prix de l'Institut national de la propriété intellectuelle de France**. Son système permet aux élèves malentendants de voir les lèvres et les expressions faciales des professeurs tout en exploitant ce

qu'ils possèdent encore comme capacité auditive.

Par ailleurs, deux autres entreprises faisant partie de la délégation canadienne ont mérité des médailles. Il s'agit de **Créatech MS**, Médaille d'or et Médaille d'argent pour ses inventions dans la catégorie arts ménagers et de **Jacob N. Gluz**, Médaille d'argent dans la catégorie électronique et informatique.

À tous les heureux gagnants, l'Institut de Design Montréal présente ses sincères félicitations. Grâce à eux, le design québécois a été une fois de plus à l'honneur et salué par la profession pour sa créativité et son excellence. L'IDM est fier de la réussite de ces entreprises et d'avoir contribué à la reconnaissance internationale de leurs produits.

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :  
du samedi 8 au mercredi 12 mai, de 10 h à 18 h  
jeudi 13 et vendredi 14 mai, de 10 h à 21 h